

BÉBÉ SECOUÉ
UNE PRÉVENTION NÉCESSAIRE
POUR ÉVITER LE PIRE

P.8



ADOS ET PARENTS
PARLER, CE N'EST PAS COMMUNIQUER



P.12

FESTIVAL ANIMA
SIX COUPS DE CŒUR
À PARTAGER AVEC
VOS ENFANTS

P.24



le ligueur

Les parents s'y retrouvent.

DEUX FOIS PAR MOIS | 73^e ANNÉE | 2,50€ |
DÉPÔT POSTE À BXL X | LE LIGUEUR
| 109 AVENUE ÉMILE DE BECO | 1050
BRUXELLES | WWW.LELIGUEUR.BE

3

09
02
22

Découvrir
vos enfants,
tout un
Art!



Fêtons ensemble la liberté



Ta vie t'appartient, fêtons cela ensemble!

C'est le moment d'observer, d'écouter, de t'exprimer. Dire que tu veux un monde plus juste, plus beau, plus solidaire, respectueux de tous. Toi et tous ceux de 6^e primaire, partagez vos expériences, vos joies, vos contestations, vos envies. Pour fêter ça, participe à la fête laïque de la jeunesse 2022.

Inscris-toi sur : www.fetelaiquedelajeunesse.be



Pour plus d'information :
081 73 01 31 - contact@laicite.com

CAL | Namur


Le rendez-vous des parents avec leurs tout-petits

Découvrez les
bébés-rencontres

- ✓ Un moment pour souffler et sortir de chez soi
- ✓ Un espace de rencontre pour les parents et leurs enfants de 0 à 3 ans
- ✓ Un lieu d'échange d'expériences et de points de vue

la ligue
des familles
citoyenparent



www.liguedesfamilles.be/bebesrencontre

En 1 coup d'œil



PÉPITES EN VRAC 4

ACTU PARENTS

Grand-parentalité imaginative
en période de turbulences 6

0-2 ANS

Bébé secoué, au-delà des mots,
la **maltraitance** 8

5-15 ANS

« À l'école ? Non, je préfère
rester à la maison avec toi » 10

15 ANS ET +

Parler avec son ado : la belle prise de risque 12



15 > 22

Découvrir
son enfant,
tout un art !



TRIBU CURIEUSE 23

RENCONTRE

Séverine Caluwaerts :
donner la vie en Afghanistan 26

ÉDITO 28

LITTÉRATURE JEUNESSE 30

DAD 31

SORTONS LES COULEURS !

Par **Thierry Dupièreux**

On aimerait juste en finir avec cette coronacrise. Là, d'un coup. D'un trait rageur de gomme. Mais, elle a toujours le chic de se rappeler à notre bon souvenir. De façon plus ou moins soft. Avec son lot de désagréments quotidiens. Sa force perturbatrice. Sa tendance à l'ubiquité. Tenez, ce *Ligueur* que vous avez entre les mains, sa mise au monde fut, ces derniers jours, perturbée par le virus s'attaquant à l'un-e ou l'autre membre de la rédaction. S'il se retrouve dans votre boîte aux lettres, c'est qu'il a été nourri d'obstination et de résilience.

Mais bon, on ne vous apprend rien, chers parents, personne n'est épargné. Ce début d'année a ainsi encore été synonyme de galère familiale. Notamment en regard des fermetures de classes et des quarantaines. Selon une enquête de la Ligue des familles évoquée un peu plus loin, vous vous dites agacés (à 83%), épuisés (à 77%), dépassés (à 57%). Pas jojo. Inquiétant même, lorsque vous partagez vos inquiétudes quant à votre santé mentale (64%) ou à celle de vos enfants (59%).

Objet de vos interrogations aussi, la scolarité de vos petites et petits. Elle vous questionne dans 60% des cas. Cet aspect des choses est abordé dans ce *Ligueur*. Combien de fois des parents ne nous ont-ils pas relayé des petites phrases de leur smala remettant en doute, ces dernières semaines, la nécessité d'aller à l'école ? On pourrait prendre la boutade à la légère, on explique néanmoins qu'il faut y prêter une oreille attentive. Il y a peut-être là l'expression d'un malaise à écouter.

Cela dit, pas question de baisser les bras. La crise que nous traversons a aussi cette faculté de découvrir des ressources que nous ignorions peut-être. À l'image de ces musées qui se retrouvent une nouvelle jeunesse et entendent, plus que jamais, séduire les familles afin de leur donner l'occasion de s'ouvrir au monde autrement avec, pour les parents, l'opportunité de (re)découvrir leurs enfants.

Au menu de ce *Ligueur* également, des grands-parents qui se réinventent en situation de crise, un festival qui s'anime plus que jamais après un an de disette et toujours des bons plans ainsi que des sources d'inspiration. Allez, à défaut de coup de gomme définitif, on sort les crayons de couleurs et on dessine le futur !





LES CHIFFRES DE LA SEMAINE



Comme le nombre de jours de congés annuels moyen des parents (34) et des enfants du fondamental et secondaire (74). Ceci a servi de base pour une enquête menée par Partenamut auprès de 1 000 répondant-e-s à propos des stages. On y apprend que les congés estivaux constituent la période la plus prisée, qu'un tiers des parents mettent leurs enfants en stage à chaque congé, qu'une majorité les inscrit à un ou deux stages par an et que le budget annuel maximum est de 200€ pour 51% des parents et 400€ pour 41%.

© R. B.



L'ACTION DE LA SEMAINE

PARENTS-ENFANTS À VÉLO, EN TOUTE SÉCURITÉ

Rouler à vélo à Bruxelles avec des enfants relève du pari audacieux. Pro Vélo met sur pied une offre de formation parents-enfants pour soutenir les familles désireuses de se déplacer à vélo dans la capitale. Concrètement, la formation se découpe en deux temps.

- **La théorie en ligne** via un webinar qui propose une révision du code de la route pour les cyclistes. Deux dates possibles le 28/03 ou le 31/03 de 20h à 21h15.
- **La pratique** dans une des communes bruxelloises participantes (Bruxelles-ville, Schaerbeek, Jette, Forest, Saint-Gilles, Uccle) avec des exercices concrets pour vous tester dans la circulation avec vos enfants.

C'est grâce au soutien de Bruxelles Mobilité que cette offre de formation voit le jour. Pro Vélo espère la répliquer en Wallonie. Places limitées et inscriptions obligatoires à l'adresse : family@provelo.org

© C. R.

L'ARCHIVE DU LIGUEUR

FÉVRIER 1982 : GRANDS ADOS, L'ÉTERNEL COCKTAIL EXPLOSIF

Il y a quelques jours, nous avons reçu le mail de Béatrice à la rédaction. « Il n'y a pas vraiment de publications de votre part sur l'attitude à avoir comme parents de jeunes adultes qui doivent cohabiter (...) Pourtant, c'est aussi une phase importante de la vie de parent et un tournant à



bien négocier pour que les familles et les parents vivent bien à la génération suivante. Pourriez-vous écrire des articles sur la question et/ou m'indiquer quels articles vous avez déjà écrits ? » Nous avons évidemment donné quelques liens utiles à cette fidèle lectrice, car *le Ligeur* n'oublie pas les parents de ces grands enfants qui sont dans une espèce d'entre-deux où percutent apprentissage de l'autonomie, premières formalités administratives, relations familiales à réinventer, etc. C'est vrai que nous pourrions creuser davantage cette matière. C'est noté.

Alors que nous parcourions les anciens numéros du *Ligeur* pour dénicher une archive à exhumer, ce mail nous est revenu en tête en tombant sur un article paru il y a tout juste quarante ans. À l'époque, c'est Marc Delepeleire qui est rédacteur en chef du magazine et il décide de prendre la plume pour décrire la situation des mamans et des papas qui sont justement confronté-e-s à la cohabitation avec les grands ados. « La maison est transformée en hôtel des ados : on entre, on sort en saluant le portier ! On y prend ses repas – il faut bien ! –, on y cherche l'argent de poche, on confie son linge sale et, dès qu'on peut, on s'évade ! 'Nous sommes une station-service, un garage' disent les parents. 'Vidange-graissage, parking pour la nuit' ».

Dans ces mots, plusieurs parents d'aujourd'hui se sont sans doute reconnus tout comme dans ceux qui suivent car le rédac' chef ajoute tout de même : « Station-service sentimentale aussi, c'est vrai, quand la crise est là ou simplement quand le besoin de tendresse se fait sentir ». Dans le texte, quelques détails trahissent l'époque. Ainsi, la vie commune est compliquée notamment par le fait qu'il n'y a qu'une télé ou une seule chaîne hi-fi dans la maison. Le partage des lieux et de la technologie n'est pas aisé et suscite les tensions. Et ne parlons pas du téléphone familial disputé aux heures de pointe. Les smartphones et les PC portables ne sont pas encore passés par là. Néanmoins, malgré cette note vintage, le message transmis reste indémodable.

En concluant son article, Marc Delepeleire appelle les parents à s'interroger sur leurs rapports avec ces grands ados, « mélanges explosifs enfant-adulte ». « N'avons-nous pas tendance à les traiter comme des enfants précisément quand il ne le faut pas et vice-versa ? » La question est posée et l'auteur y répond : « Tout cela nous rappelle notre jeunesse. Nous rêvions d'autogestion sans connaître le mot. Pourquoi ne pas tenir l'expérience avec nos enfants ? » Sages paroles.

© T. D.

LA BD DE LA SEMAINE

DES GRANDS-PÈRES HÉROÏQUES



Entre guerre d'Espagne et camps de concentration en Autriche, une maman raconte la vie héroïque de son père à son petit garçon dans une voiture qui les mène à l'hôpital. Ils vont justement visiter cet aïeul aujourd'hui affaibli. L'enfant, c'est David Sala, l'auteur. Il traite avec finesse et force graphique son rapport avec ses deux grands-pères modelés par le courage et la souffrance, l'obstination et la douleur. Face à ces exemples qui forcent l'admiration, l'enfant et puis l'adolescent qu'est David Sala va développer une relation forte où l'imaginaire se nourrit autant de la transmission familiale qu'il ne la restitue. Car c'est bien celle-ci qui est au centre de cette bande dessinée où le final vient très justement faire écho aux premières cases. David Sala est devenu adulte et, à son tour, est chargé de faire « survivre » l'histoire de ses héros de grands-pères. Auprès de sa fille, bien sûr, mais aussi auprès des lecteurs et lectrices que nous sommes. Une fois *Le poids des héros* partagé, on ne peut que se féliciter d'être parti à la rencontre d'un auteur qui exprime l'intime avec autant de puissance sensible.

🕒 T. D.

LE COIN DES GOURMAND·E·S

Comment ça, pas nets mes panais ?

Voilà un légume présent durant tout l'hiver dans les magasins : le panais. Sa pleine saison s'étale en effet de novembre à mars. Sa chair tendrement sucrée peut se transformer en jolie petite purée délicate. Découpé en tronçons, il peut rejoindre des potées de légumes, des soupes, etc. Ici, on a choisi de l'accommoder façon « poêlée ». La recette est toute simple et assez rapide. Prenez quatre panais, brossez-les bien, puis découpez-les en rondelles assez fines. Dans une poêle, placez une noix de beurre et ajoutez quelques cuillères à soupe d'eau.

Jetez-y les rondelles de panais que vous faites revenir, à feu doux, une quinzaine de minutes avec du persil, du poivre et du sel. Ajoutez de l'eau (cuillère par cuillère) si c'est nécessaire. Lorsque les panais sont dorés, cuits, mais toujours un chouia croquants, versez deux cuillères à soupe d'huile d'olive et deux autres de crème liquide dans la préparation. Mélangez quelques secondes. Puis ajoutez encore quelques gouttes de sauce soja. Mélangez à nouveau. Pour donner un peu de peps à la préparation, on peut garnir cet accompagnement de noisettes grossièrement concassées.

🕒 T. D.



L'INITIATIVE DE LA SEMAINE

Des élèves aux doigts verts

« Je suis toujours surpris de la motivation des élèves pour ce projet, c'est une belle satisfaction ». Au bout du fil, on sent l'enthousiasme de Pierre André lorsqu'il évoque cette initiative lancée au sein de deux GAL (groupes d'action locale) dans les communes de Ciney, Ohey, Gesves, Hamois, Assesse, Havelange et Somme-Leuze. Nom de code ? « Haie-lève ». Attention, jeu de mots, il faut voir dans ce terme une fusion entre élèves et arbustes. C'est que les écoles primaires de la région ont été invitées à participer au développement de haies pour favoriser la biodiversité. Le principe, c'est que chaque élève plante un mètre de haie. « Lorsque les écoles sont mises au courant de ce projet, elles se mettent en quête d'un endroit où effectuer les plantations. Celui-ci doit se trouver près de l'école, pour que les élèves puissent facilement suivre l'évolution de leur plantation, voire l'entretenir de temps en temps ». L'objectif est donc écologique, mais aussi pédagogique. « Avant d'aller planter, les enfants se voient expliquer en amont les bienfaits de la biodiversité. Ensuite, un panneau didactique est installé près de la haie pour expliquer la démarche ». Au bout du compte, les écolier·ères sont ravi·es. « Les classes sont contentes de participer à un projet concret en plein air ». Vous habitez la région et vous voulez en parler à l'école de vos enfants ? Vous voulez vous inspirer de ce projet ? Vous pouvez contacter la cheville ouvrière de « Haie-lève » via mail (pierre.andre@tiges-chavees.be) ou par téléphone (0496/50.38.66).

🕒 T. D.





Grand-parentalité imaginative en période de turbulences

Entre mesures de distanciation, confinements à répétition et évolution sociétale, la relation entre grands-parents et petits-enfants a été souvent mise à mal ces deux dernières années. Avec au bout du compte une bonne nouvelle : tous ces obstacles ont mis en lumière l'essence même de la relation grand-parentale. Et pour la préserver, nombreux sont les grands-parents qui ont su réinventer leur rôle.

Par Sabine Schrader

Dès la maternité, le ton est donné pour les nouveaux grands-parents : mesures covid obligent, les visites y sont interdites depuis bientôt deux ans. Derrière un contexte sanitaire anxigène, c'est tout le rituel de la rencontre tant attendue avec le nouveau-né qui est supprimé, source de grande frustration pour les grands-parents. Bien sûr, les raisons sont bien compréhensibles.

« On nous a expliqué qu'un nouveau-né n'a pas encore les anticorps, qu'on devait éviter les visites trop nombreuses au début, même après le retour à la maison », explique Estelle, jeune maman rentrée de la maternité, qui ne cesse de repousser le moment des visites familiales à domicile. Derrière le contexte sanitaire, une autre réalité pour le jeune couple : l'envie de prolonger ce moment particulier de rencontre et de découverte avec le nouveau-né, vécu à la maternité, rien qu'à trois, loin du ballet éreintant des visites familiales. Une envie facilitée par l'implication de plus en plus marquée des jeunes papas dans les soins du bébé.

« C'est bizarre, constate Margaret, jeune grand-mère. Quand j'ai accouché, j'étais heureuse et fière de montrer mon bébé, qu'importe la fatigue. Là, on se sent mis à l'écart... ». On est

désormais bien éloigné de la maternité considérée comme « une affaire de femmes », et même si certaines jeunes mamans ont encore le réflexe de se tourner vers leur mère en cas de doute ou de questions, la démarche n'est plus aussi systématique. Difficile alors pour ces « nouvelles » grands-mères de trouver leur place, dans un contexte où elles peuvent parfois se sentir inutiles, voire indésirables. « Dès ma grossesse, je me suis sentie assaillie par les conseils des un-es et des autres et ça me stressait énormément, explique Maud. J'ai entendu de telles contradictions comme par exemple, sur

le fait de manger ou pas tel ou tel aliment. Pareil depuis la naissance du bébé, chacune y va de son conseil. Encore là, on me parle de boire de la bière brune pour favoriser l'allaitement ! Mais entre ce qu'on conseillait il y a vingt ans et aujourd'hui, beaucoup de choses ont changé, il faut en tenir compte. Peut-être que dans le temps, on faisait ce genre d'erreur mais aujourd'hui, ce n'est plus le cas et je pré-

fère écouter les conseils de la sage-femme qui a suivi ma grossesse ».

Des propos qui irritent parfois l'ancienne génération, convaincue que les jeunes d'aujourd'hui « couvent » leurs enfants et se réfèrent à des expertises au moindre doute. Mais, en filigrane, il y a la frustration

de ne pas pouvoir transmettre son vécu ou son expérience... au risque de se retrouver mis à l'écart par les jeunes parents.

« Les grands-mères ne sont plus sollicitées comme guides ou conseillères comme cela pouvait se passer avant, résume Édith Goldbeter, psychologue. Les gynécologues, pédiatres,

sages-femmes, etc., ont une parole qui fait qu'on évacue les rôles des grands-mères ».

La relation grand-parentale se tisse aussi - et sans doute même surtout - en l'absence des parents

LE JUSTE ÉQUILIBRE ENTRE DISPONIBILITÉ ET OMNIPRÉSENCE

Si les professionnel-le-s de la petite enfance ont pris une certaine importance, très positive d'un point de vue médical, aucun-e d'entre eux-elles ne remplacera le lien affectif qui va

se tisser avec l'enfant. Un lien qui ne se fait d'ailleurs pas obligatoirement aux portes de la maternité, mais qui s'instaure en douceur, à la faveur des moments passés avec les petits-enfants. Aux grands-parents de trouver leur place, entre le fait d'être disponibles d'un côté mais pas envahissants de l'autre...

C'est ce que la sociologue Cornelia Hummel appelle « le fil entre le 'trop' et le 'trop peu' ». Une position délicate, où le grand-parent se garde d'intervenir s'il n'est pas en accord avec les choix pédagogiques de ses enfants tout en

restant ouvert pour répondre à leur demande. Un équilibre pas si simple, d'autant que les grands-parents sont eux aussi souvent actifs, notamment professionnellement et, de ce fait, moins disponibles.

Lors de ses consultations, Édith Goldbeter entend d'ailleurs les deux points de vue. « Certains jeunes parents qui ne peuvent pas compter sur les grands-parents autant qu'ils l'espéraient se sentent frustrés, alors qu'eux-mêmes ont des souvenirs de grands-parents retraités et disponibles lorsqu'ils étaient petits.

ZOOM

LES ÉCHANGES VIRTUELS : UNE TENDANCE EXACÉRBERÉE PAR LA PANDÉMIE

Pour beaucoup de grands-parents, la relation avec leurs petits-enfants lentement tissée au fil des ans s'est rompue brutalement début 2020 : selon un sondage réalisé au printemps dernier en France (Ifop, 29/6/2021, *Grands-parents français : portraits et attentes*), ils ont été 57% à avoir peu vu leurs petits-enfants voire pas du tout pendant la première année de la pandémie. C'est le cas de Caroline et Jean, qui avaient l'habitude de passer deux semaines avec leurs petits-fils pendant les vacances d'été. « Depuis deux ans, nous ne voyons presque plus les enfants. L'hiver dernier, on a organisé quelques fois des petites promenades en forêt, avec le masque, pour quand même les voir un peu, mais c'était tout. On a été un peu soulagés avec le vaccin, ils sont revenus parfois à la maison. Mais on n'est plus partis en vacances avec eux depuis 2020, alors que c'était devenu un rituel en été de partir dans les Ardennes ou à la montagne pour randonner. Et là, c'est de nouveau difficile, il y a des cas de covid à l'école ».

C'est ainsi que petit à petit, les échanges virtuels ont fait leur apparition. Chez Webseniors, un centre de formation situé à Jodoigne qui dispense des cours d'informatique aux aîné-e-s, ce sont d'ailleurs les modules consacrés à l'usage des smartphones et des tablettes qui rencontrent le plus de succès.

La motivation première ? Garder le contact avec les petits-enfants. Ils étaient d'ailleurs 34% (toujours selon

le sondage cité précédemment) à avoir constaté une augmentation du temps consacré à distance aux petits-enfants grâce aux outils numériques. « WhatsApp nous a permis d'échanger des photos avec les enfants qu'on ne voyait plus grandir et de faire des appels vidéo », reconnaît Caroline qui désormais est une familière du célèbre réseau social.

L'outil s'est avéré d'autant plus utile pour les familles (de plus en plus nombreuses) dont les enfants habitent à l'étranger, comme le rappelle Édith Goldbeter. « Avant la pandémie on bougeait plus, c'était devenu normal, mais aujourd'hui, la distance est là, et elle est devenue un obstacle ».

Est-ce à dire que la tentation de la relation virtuelle, très en vogue chez les plus jeunes, risque de remplacer les « vraies » rencontres ? Si le covid et son cortège de mesures laisseront probablement des traces, il est trop tôt pour faire la part entre une tendance de fond et des mesures qui disparaîtront lorsque les choses reviendront à la « normale ».

Aujourd'hui, tout se mélange : les parents sont plus à la maison, et plus souvent en télétravail qu'avant, ce qui les rend plus « disponibles » pour leurs enfants. Ils ont moins fait appel aux grands-parents pour garder les petits-enfants ou les conduire à leurs activités... mais la crise du covid aura au moins eu un mérite : celui de mettre en lumière l'importance du lien entre générations. À chacun de faire preuve d'imagination pour en faire une belle histoire.

Mais à l'inverse, j'entends aussi des plaintes de grands-parents liées au nombre d'activités que pratiquent les petits-enfants, là où avant, ceux-ci passaient du temps chez leurs grands-parents. Il y a un 'encouragement' des milieux scolaires à inscrire ces enfants à ces activités ». Le rôle des grands-parents se réduit alors à celui de chauffeurs qui conduisent et viennent chercher les petits-enfants à leurs différents stages et activités sportives. Pourtant, leur priorité est ailleurs, dans le souhait d'apporter à leurs petits-enfants un lien affectif durable, un amour inconditionnel, du temps et de la disponibilité. Car l'évidence est là : la relation grand-parentale se tisse aussi – et sans doute même surtout – en partageant des moments privilégiés, en prenant le temps d'une activité, en cuisine, au jardin ou au coin du feu... en l'absence des parents. ☉

À LIRE

LA COMPLICITÉ ENTRE GRANDS-PARENTS ET PETITS-ENFANTS, AU FIL DES PAGES

Pour les petit-e-s :

- ▶ *Ma mamie*, d'Emma Chichester Clark (Kaléidoscope) : un livre en forme de comptine pour faire des câlins.
- ▶ *La pêche à la lune*, de Claude K Dubois (Pastel) : une histoire tendre d'un papi qui propose une partie de pêche à la lune.
- ▶ *Enfin avec ma mamie*, de Taro Gomi (Nobi Nobi) : un tendre petit suspense, sélectionné au prix Versele 2020.
- ▶ *L'enfant et sa grand-mère*, de Benji Davis (Milan) : une belle rencontre entre un petit garçon et une grand-mère insolite.

Pour les plus grand-e-s :

- ▶ *Ma grand-mère est une terreur*, de Guillaume Guéraud (Éditions du Rouergue), sélectionné au prix Versele 2019 : le portrait décalé d'une grand-mère finalement très attachante.
- ▶ *Moi Ming*, de Nathalie Novi et Clotilde Bernos (Rue du Monde) : à travers l'histoire de ce grand-père chinois, un hymne poétique au bonheur.
- ▶ *La vérité sur les grands-parents*, d'Elina Ellis (Pastel) : un classique du genre qui déconstruit les stéréotypes avec humour.



Bébé secoué, au-delà des mots, la maltraitance

Le syndrome du bébé secoué (SBS). Si ancré dans les mentalités, pourtant si peu connu. On en parle un peu plus depuis qu'une maman en France a décidé de le mettre en lumière. Objectif : endiguer le phénomène. Faire prendre conscience aux nouveaux parents de la fragilité de leur nourrisson. Et chez nous, qu'en est-il ? On fait le tour de quelques acteurs et actrices de terrain pour bien comprendre.

Par Yves-Marie Vilain-Lepage

Vous l'avez peut-être vu passer sur les réseaux. Une maman témoigne dans une vidéo et relate dignement ce moment où sa vie a basculé. Comme à son habitude, elle laisse pour une courte durée son bébé et le père de celui-ci. Quelques heures plus tard, elle reçoit un coup de fil, le nourrisson est aux urgences. Elle y fonce et le découvre les yeux révoltés. Le papa a pétié les plombs et a secoué son enfant parti dans une crise de larmes caractéristique des tout-petits de cet âge. Drame. Effondrement. De sa tragédie, elle a fait un combat de sensibilisation qu'elle compte remonter en haut

lieu. C'est que le cas n'est pas isolé. En France, une centaine de bébés vivraient le même type de situation, chaque année. Le phénomène est-il le même chez nous ?

20 À 30 CAS PAR AN

Sur les chiffres, nos différent-e-s interlocuteurs et interlocutrices sont prudent-e-s. « Le taux annuel varie de 11 à 24 cas pour 100 000 enfants de moins d'un an, soit 20 à 30 nouveaux cas par an en Belgique », relate Guillaume Goffin, porte-parole de l'Office de la Naissance et de l'Enfance (ONE). L'organisme et les équipes de

SOS Enfants travaillent activement sur le volet préventif. Il s'agit d'expliquer, clairement, pourquoi secouer son bambin est dangereux. On demande à la docteure Dominique Biarent, cheffe de clinique aux soins intensifs et urgences de l'Huderf de nous éclairer, d'un point de vue médical, sur l'origine des séquelles graves dont peuvent souffrir les enfants secoués. « Le cerveau est fragile. La tête de bébé est lourde et son cou n'est pas assez musclé. Contrairement à ce que l'on entend souvent, non, le cerveau n'est pas plus petit que la boîte crânienne, mais avec les secousses, il peut bouger. La tête se balance rapidement d'avant en arrière, ce qui équivaut à plusieurs coups de lapin successifs. Le cerveau frappe contre la boîte crânienne. Les vaisseaux sanguins autour du cerveau se déchirent, saignent et entraînent des lésions cérébrales. Cette maltraitance, puisqu'il faut insister là-dessus, c'en est une, laisse toujours des séquelles neurologiques lourdes. Allant du retard de développement au décès ».

Maltraitance, maître mot des intervenant-e-s. On essaie de comprendre comment de tels actes peuvent éclater.

« À L'AIDE, J'EN PEUX PLUS »

Un bébé qui hurle nuit et jour, qui ne dort pas, quel épuisement, pas vrai ? Mais c'est le lot de tous les parents et rassurons les jeunes papas et jeunes mamans qui nous lisent, ces pleurs finissent par cesser. Néanmoins, il faut le savoir, le SBS nait souvent d'un ras-le-bol face aux pleurs incessants. Même si les cas médiatisés mettent le plus souvent en scène des nourrices, Dominique Biarent nous apprend que le

phénomène touche davantage les hommes que les femmes. La clinicienne insiste plusieurs fois pendant l'interview sur ce point, la volonté, c'est de nuire. « Ça n'arrive pas au cours d'un jeu entre le père et l'enfant qui tourne mal. Le drame naît d'un acte violent. C'est du sérieux. Les auteurs deviennent fous et agissent violemment comme pour dire 'mais tu vas te taire, oui'. Cela peut se produire dans tous les milieux. Il suffit d'une fois. Le phénomène est similaire à celui des violences conjugales, il existe des profils à risques. À chaque fois, l'isolement social vient renforcer le danger. Du coup, la perte de sang-froid se retourne contre bébé ».

Que faire si vous vous sentez au bout du bout et que cette petite chose vous attaque jusqu'aux nerfs ? Plusieurs bons réflexes à avoir. Le premier, celui de ne pas présumer de ses forces. Vous êtes fatigué-e, en bout de course ? C'est normal. Mais il faut en prendre conscience et agir en conséquence. En cas de crise, l'ONE explique que l'on peut difficilement calmer le stress d'un enfant si on est soi-même en situation de grande angoisse. On vous le répète numéro après numéro, les enfants sont des petites éponges à émotions. N'hésitez pas à sortir de la pièce pour retrouver votre calme, en laissant bébé en sécurité. Il vaut mieux qu'il pleure seul dans son lit, quelques minutes, que dans les bras d'un parent à bout. Faites part de vos limites. N'hésitez pas à convoquer l'armada toujours prête à vous épauler en cas de coup dur. Conjoint-e, voisin-e, ami-e, famille, service d'écoute téléphonique, Partenaire Enfants-Parents (PEP's) de l'ONE, sage-femme, équipe SOS Enfants, médecin traitant... Deux règles priment : ne pas rester seul-e et demander de l'aide. Ce qui permet d'éviter les conséquences qui suivent.

BÉBÉ HOSPITALISÉ

L'Hudorf nous explique que pour bien comprendre le phénomène, il est important de le voir par le prisme de la pédopsychiatrie. Et cette première question : que se passe-

t-il lorsqu'un bébé secoué est admis aux urgences ? Et d'ailleurs, a-t-on une vision précise du phénomène ou ne voit-on que

« Le cerveau frappe contre la boîte crânienne. Les vaisseaux sanguins autour du cerveau se déchirent, saignent et entraînent des lésions cérébrales. Cette maltraitance, puisqu'il faut insister là-dessus, c'en est une, laisse toujours des séquelles neurologiques lourdes »

la face visible de l'iceberg ? Dominique Biarent explique : « Le SBS est assez évident à dépister. Le bébé va mal très vite. Il développe de grosses fièvres, un trouble de la vue, un coma, tout ce qui appartient à la sphère neurologique. On comprend tout de suite d'où ça vient, contrairement à d'autres formes de maltraitances ». Après les soins intensifs et les examens spécifiques, que se passe-t-il ? La doctresse Vildan Goban du service pédopsychiatrie de l'Hudorf répond : « En plus d'établir le diagnostic et d'entamer la prise en charge, les médecins s'interrogent sur les raisons de ces symptômes. Ils relaient aussi les explications des parents tout comme les interrogations et les incohérences dans le récit de ceux-ci à l'équipe SOS Enfants ou à d'autres interlo-

cuteurs psychosociaux. Ces services-là vont prendre le relais pour comprendre ce qui s'est passé. Comment va l'enfant ? Comment se développe-t-il et quel est son contexte familial ? L'évaluation médicale et pédopsychiatrique de l'enfant et des parents est systématique pour contextualiser et voir si un travail est possible avec les parents ».

La suite ? Si une collaboration avec la famille est envisageable, les enfants retournent chez eux. Dès qu'il y a une crainte par rapport à la sécurité de l'enfant ou sa prise en charge après l'hospitalisation, on procède à un signalement. La justice peut entrer en jeu. L'objectif consiste alors à protéger l'enfant et à envisager plusieurs pistes. Comment reconstruire un projet de vie à moyen et long terme pour l'enfant qui ne peut pas retourner chez lui ? Les questions peuvent se poser dès l'hôpital et se poursuivre en concertation avec les services d'aide à l'enfance dans une approche multidisciplinaire. Se pose la question du placement au sein d'une famille d'accueil. Les interlocuteurs interrogés privilégient cette piste. Vildan Goban explique qu'accompagner les familles d'accueil avec des équipes spécialisées est la piste qui lui semble la plus constructive : « Dans l'intérêt des enfants et des équipes de première ligne, cela permet de bénéficier rapidement de relais adaptés en aval de la prise en charge ».

ZOOM

PLUS DE PRÉVENTION, TOUJOURS PLUS DE PRÉVENTION

Nous n'avons pas manqué de demander aux différents services interrogés si le volet préventif sur le syndrome des bébés secoués était suffisant. Il existe, par exemple en France, une journée consacrée au phénomène. De l'avis général, on n'en parle pas assez. La maman que nous évoquions au début de cet article veut obliger le gouvernement français à imposer aux parents la consultation d'une plaquette institutionnelle avant de quitter l'hôpital. Une bonne idée ? De l'avis général, oui. Vildan Goban, de son côté, constate aussi qu'il existe des difficultés psychiques parentales qui ne peuvent toujours pas être nommées et partagées. La faute toujours à cette pression sociale qui veut que la naissance et les moments qui suivent soient pastel

et rose bonbon. Il faudrait rappeler aux parents que la naissance n'est pas qu'un moment joyeux. Les difficultés de ces derniers devraient pouvoir être entendues, par tou-te-s, sans jugement. D'autant que de plus en plus de familles sont isolées socialement, avec des relais familiaux ou amicaux quasi inexistantes, la crise sanitaire n'ayant fait que renforcer le phénomène. Organiser une prévention de façon précoce pourrait enrayer le phénomène des maltraitances périnatales. Cette sensibilisation passe sans doute, en partie, par chacune de nous. En parler autour de soi permet de sauver des vies. Répétez-le autour de vous, le phénomène ne concerne pas que les autres.

ENFANTS
5 > 15
ANS



« À l'école ? Non, je préfère rester à la maison avec toi »

Ces deux ans de coronacrise ne sont pas sans conséquences pour la scolarité de nos chérubins. À la longue liste des problématiques vécues, s'ajoute une confusion plus insidieuse dans l'esprit des enfants : l'école ne fait plus forcément partie de la dynamique quotidienne. Vacances prolongées, fermetures de classes, quarantaines, etc., les séjours à l'école peuvent vite devenir anecdotiques. Ce qui pourrait être accessoire si des psychologues ne mettaient en garde : gare aux formes de phobie scolaire.

Par Yves-Marie Vilain-Lepage

L'obligation scolaire a un coup dans l'aile. Nos enfants sont contraints au rythme alternatif imposé par le virus depuis mars 2020. Confinements, quarantaines, certes. Mais pas seulement. Dans le bus qui conduit ses enfants à l'école, Marine explique à une autre maman que pour son Maxime, 7 ans, l'école est une sorte d'activité secondaire. « Depuis la rentrée de septembre avec les vacances prolongées et tout, on est à plus d'un mois et demi sans cours. C'est presque le tiers de l'année scolaire qui a sauté ». Conséquences ? Certains jours, quand on dit à Maxime qu'il doit se rendre à l'école, il ne comprend pas « pourquoi on ne lui laisse pas le choix de pouvoir y aller ou pas ».

« KOF KOF JE TOUSSE EUH »

Si les écoles n'encouragent pas ce type de comportement, en revanche, elles en appellent à la plus grande vigilance en ce qui concerne l'état de santé des enfants. Fièvre, toux, mal de gorge, mal de tête, plus que jamais, afin de combattre ensemble le virus, la plus grande prudence est devenue la règle absolue. Ce que beaucoup d'enfants ont bien assimilé. Delphine, maman de Félicien (9 ans), le confirme : « Depuis deux ans, Fédé nous entend souvent dire : 'Zut, il tousse. Zut, il a le nez qui coule. Qu'est-ce qu'on fait ? On le garde à la maison ou on l'envoie en cours comme ça ?' Ni une ni deux, il a parfaitement compris com-

ment ça fonctionnait. Et comme par hasard, au moment de rendre des gros devoirs ou avant des contrôles, il nous glisse innocemment, croyant qu'on ne le voit pas venir : 'Kof, kof, roh, oh je n'arrête pas de tousser euh' ».

Comme Maxime, beaucoup d'enfants en viennent à penser qu'ils ont le choix de se rendre à l'école, comme on le ferait avec une activité parascolaire. Laurence, maman de trois enfants dont Milo (10 ans), a eu bien du mal à conduire son enfant ce matin. Une fois qu'il a passé les portes de l'école, elle explique. « À la maison, il m'a 'informée' qu'il n'irait pas en classe. Je reste interdite et le prends très au sérieux : 'Ah bon, ta maîtresse

est absente ?', en panique. Ce à quoi il me dit vraiment comme s'il s'agissait d'une option envisageable : 'Non, mais je ne vais pas y aller, je préfère rester à la maison avec toi'. Ils sont donc en P5, persuadés que ce rendez-vous scolaire d'ordinaire quotidien est tout à fait facultatif. Je lui ai expliqué qu'en dépit du chamboulement des dernières semaines, derniers mois, et tout le bazar, qu'un jour tout rentrera dans l'ordre et qu'il doit bien intégrer que l'école est obligatoire ». La maman ajoute qu'elle comprend le désordre qui règne dans l'esprit des enfants. Tout ceci serait comme toute assez innocent, si la frontière ténue entre confusion et phobie n'était soulevée par certain-e-s spécialistes.

PHOBIQUE OR NOT PHOBIQUE, LÀ EST LA QUESTION

Annie Vanderen, psychologue, n'est pas surprise par ces comportements. Elle les justifie par une hyper protection qui pousserait les enfants à devenir des êtres d'intérieur, cocoonés, repliés sur eux-mêmes. « Les enfants passent beaucoup trop de temps à la maison. Le dernier rempart, c'était l'école. Jusqu'il y a deux ans, c'était une dynamique qu'on ne remettait jamais en question. Le matin, on se prépare pour sortir de la maison et aller à l'école. Point. Aujourd'hui, j'ai des petits patients qui sont sur les écrans pendant le temps qu'ils sont censés passer en cours. Pas pour s'occuper, mais parce que les écoles compensent les fermetures avec des devoirs à faire sur l'ordinateur. Et quand ils ont fini les devoirs, que font-ils ? Ils vont jouer sur le téléphone, la tablette, la console ou ils regardent la télé. Plus rien ne les pousse à sortir de chez eux. »

Selon la psy, l'irrégularité du rythme scolaire a fini par dégoûter certains enfants du dehors. Les rites de la maison sont extrêmement réconfortants. Ils sont habitués à rester tranquilles bien au chaud. Se rendre à l'école semble de plus en plus insurmontable. Et Claire Jarret, elle aussi psychologue, de reprendre : « La question du décrochage des ados est beaucoup abordée. Celle de la phobie scolaire chez les plus jeunes l'est nettement moins. Or, on devrait épauler le parent. Un-e jeune du fondamental est censé-e s'épanouir à

l'école. Si elle ou il refuse obstinément d'aller en classe, c'est qu'il y a une souffrance. Le rôle du parent ? Comprendre ce que ça dit. La flemme ? Un caprice ? Oui, mais pourquoi ? Où se situe le problème ? Attention aux angoisses liées à la séparation. Surtout chez les enfants de maternelle, elles ne sont pas à prendre à la légère. Autour de 4-6 ans, les enfants devraient se détacher de leurs parents pour investir les apprentissages ».

Coronacrise, cours en dent de scie, rythmes perturbés : est-ce que les explications du décrochage de nos enfants ne sont à chercher que du côté du contexte covid ?

LE CÔTÉ VISIBLE DE L'ICEBERG

Les deux pys nous relatent des témoignages à répétition d'enfants qui ont de véritables symptômes physiques à l'idée de se rendre au cours. Ulysse* a 10 ans. Il invente de véritables stratagèmes pour ne pas se rendre en cours. À l'écouter, il aurait attrapé au moins dix fois le covid et au moment des périodes de fermetures d'écoles, miraculeusement, tout va bien. Une forme de somatisation qui relève de la phobie scolaire ? On retrouve Anne Vanderen qui le suit : « Contrairement à ce que l'on pourrait trop vite croire, le problème, c'est rarement l'école en elle-même. Il s'agit juste de la partie visible de l'iceberg. Les mécanismes qui alimentent la phobie sont à aller chercher plus en profondeur. C'est lié à quelque chose de plus complexe.

On remarque qu'elle apparaît surtout entre 5-6 ans, entre 10-11 ans et plus tard entre 13-15 ans. J'ai le sentiment que c'est toujours lié à différentes formes de pression que subit l'enfant et qu'il garde pour lui ».

Propos confirmés par Claire Jarret : « Avant la crise, les études affirmaient que la phobie scolaire touchait

5% des élèves. Principale raison évoquée ? La pression de la réussite. Aujourd'hui, on lâche un peu la bride avec la réussite à tout prix. Mais il ne faut pas sous-estimer les différentes formes de pression auxquelles sont soumis les enfants. Comment se projeter dans l'avenir dans de telles circonstances ? Ils entendent leurs parents pester contre les règles en vigueur. Aux infos, il n'est question que de crises. Comment croire aux lendemains qui chantent ? Comment faire

société ? Question primordiale parce que s'y intégrer est la clé de l'épanouissement d'un enfant ».

Très bien, mais en attendant un retour à la normale et un horizon qui semble pour le moment bien loin de se dégager, comment le parent peut-il s'en sortir ? Peu importe les mots, le fait est que l'enfant se sent loin de l'école.

Sans hésiter, nos deux psychologues répondent d'une seule voix : « Quoi qu'il en soit, travailler en coopération avec l'école, c'est la clé. Pour cela, mieux vaut éviter d'être défiant à son égard et éviter par exemple de dire devant les enfants : 'Bah tiens, encore trois semaines de vacances pour les profs'. L'enfant doit avoir confiance en l'institution. Ça se travaille. Si, pour une raison ou pour une autre, le jeune n'y voit pas d'intérêt ou manifeste un manque d'envie ou une vraie aversion à se rendre au cours, parlez-en aux profs, à la direction. Parfois une simple conversation avec un tiers suffit à recadrer les choses ». Elles terminent sur une information qui nous semble importante. Parents et enseignant-e-s doivent remettre l'enfant au cœur du débat. Trop souvent, les décisions se passent loin de lui. Comme si, finalement, on ne prenait pas en compte son ressenti. Nos petit-e-s sont trimballé-e-s, d'une décision à une autre. On ferme. On rouvre. On prolonge. On annule. Prend-on suffisamment le temps de tout leur expliquer ? À force de vivre avec et de les avoir sous le nez à tout bout de champ, ne les a-t-on pas un peu oublié-e-s ?

*prénom modifié

« Un-e jeune du fondamental est censé-e s'épanouir à l'école. Si elle ou il refuse obstinément d'aller en classe, c'est qu'il y a une souffrance »

POUR ALLER + LOIN

On ne peut que vous recommander de discuter de phobies avec des organismes compétents. Parmi eux :

- **inseraction.be** : une asbl reconnue et agréée par le secteur Aide à la jeunesse de la Communauté française.
- **hospichild.be** : infos et ressources.
- **lanatole.be** : groupes de parole pour accompagner les parents.
- **L'École Robert Dubois** : une initiative de l'Hudery qui propose une prise en charge appuyée par des professionnel-le-s de l'éducation et des psychologues.



ADOS
15 ANS
ET +

Parler avec son ado : la belle prise de risque

Il y a juste un an, *le Ligueur* sortait un dossier sur les jeunes en temps de crise. Avec, dans la foulée, un Facebook Live en compagnie du psychologue Abouddé Adhami, qui les connaît si bien. Au point de nous proposer ce 24 février, à Namur, une conférence-spectacle autour de leurs émotions. Voilà l'occasion de revenir avec lui sur une idée précieuse qu'il avait évoquée à l'époque et qui nous titille depuis : parler avec son ado, ce n'est pas communiquer avec lui.

L'échange est plus qu'inspirant.

Par Martine Gayda

Abouddé Adhami est psychologue, psychothérapeute et professeur de psychologie clinique à l'Institut Libre Marie Haps (Haute École Léonard de Vinci), à Bruxelles. Des jeunes, il en côtoie énormément, dans son cabinet de consultation et dans le cadre de ses cours. Parler avec son ado, c'est faire du lien (mais pas n'importe lequel), dit-il en substance. Décryptage.

« On ne cesse de nous expliquer qu'il faut communiquer avec nos adolescents. C'est un impératif. Mais ça n'a pas de sens parce que ne pas communiquer est impossible. L'être humain communique et, même quand il ne le fait pas, il communique qu'il ne communique pas ». Abouddé Adhami débute fort ! Dans cet impératif, lui voit surtout une exigence de clarté, de « mise en commun » (« Comment s'organise-t-on ? », « Est-ce que tu sors ce soir ? »). On connaît les règles d'une « bonne » communication. Pour obtenir des infos de l'autre, mieux vaut des questions plutôt ouvertes. Pour s'assurer qu'il nous a compris, on n'hésite pas à reformuler les choses.

RÉVÉLER QUELQUE CHOSE DE SOI

« Le plus opérant avec les adolescents, c'est parler », plaide le psychologue. L'acte n'a rien d'anodin. « Il s'agit d'exprimer, de faire sortir quelque chose qui est à l'intérieur de soi », par des mots, mais aussi avec son corps. Parler et communiquer sont tous deux importants. Mais parler, c'est plus que communiquer. « Je révèle quelque chose de moi dans l'acte de parler. Autant communiquer me met du côté de la maîtrise, autant parler, c'est prendre un risque, et cela peut créer un effet de surprise. Ma parole peut me dépasser, elle peut me surprendre ».

Ces traits, les parents, et l'ensemble des adultes, ont tout intérêt à les mettre en avant auprès des adolescent-e-s, qui « sont à l'ère de l'anonyme, échangeant entre eux à coup de clics et de phrases toutes faites ». Parler avec son adolescent-e, c'est sortir de l'anonymat. « Je suis présent à l'autre. Je dis 'je'. Je prends le risque de lui dire en mon nom quelque chose que je vais devoir assumer. Et lui entend une parole qui émane de moi. Une parole riche, parce qu'il y a le timbre de ma voix, la manière dont je construis mes phrases, le mot de trop ou qui me trahit... Et donc, il y a une authenticité. La parole fait lien. Le lien est beaucoup plus riche quand on sort de l'anonymat ».

UNE TRANSMISSION « VIVANTE »

Si Abouddé Adhami fait ainsi l'éloge de l'acte de parler, c'est parce que, selon lui,

parents et ados se parlent, certes, mais sans toujours prendre de risques. Des exemples ? Il en regorge. Votre adolescente a un petit ami d'une origine culturelle autre que la vôtre. Vous trouvez que, sous son effet, elle a une attitude qui n'est pas en adéquation avec les valeurs que vous voulez lui transmettre. « Vous

autorisez-vous à lui parler de ce qui est fondamental pour vous, cette mise à mal de vos valeurs, bien sûr sans tomber dans le racisme ou le rejet ? », développe le psychologue. Autre cas : votre jeune montre des signes de son rapport dangereux à la drogue ou à l'alcool. « Vous lui demandez de vous expliquer ce qu'il lui arrive, vous échangez avec lui sur le fait que l'adolescence est une période difficile. C'est une démarche importante. Mais lui dire pourquoi, selon vous, cette conduite toxique le change et change son rapport à la vie, c'est encore autre chose ».

Une autre situation ? « Je suis frappé du manque de connaissance des adolescents à propos de l'histoire de leurs parents. Ils connaissent le père fouettard et la mère gonflante. Mais ils ne savent pas comment leurs parents étaient dans leur enfance ou leur jeunesse. La transmission passe aussi par l'acte de parole. Alors, bien sûr, même si on se tait, on transmet ! Mais le fait de dire permet de rendre la transmission 'vivante'. Notre imaginaire est débordant. La parole donne une limite à cette inflation imaginaire. Et donc, prendre le risque de dire à son jeune 'J'ai vécu telle chose', cela me paraît essentiel ».

« ÇA M'ENNUIE, MA MÈRE EST TOUJOURS INQUIÈTE »

Pour pas mal de parents, être disponible pour son jeune est capital. Une maman témoigne : « Je vais régulièrement dans la chambre de mon fils et je lui demande : 'Ça va, dis ?' ». « C'est une chouette manière d'entrer en contact, mais cela ne suffit pas », réagit Aboudé Adhami. Et le psychologue d'argumenter : « Un ado me racontait récemment : 'Ça m'ennuie, ma mère est toujours inquiète, mais elle ne me le dit pas directement. Elle préfère prendre de mes nouvelles, me poser des tas de questions'. Quand la communication a un but caché (savoir, se rassurer), l'authenticité peut manquer. De retour de l'école, les adolescents détestent qu'on leur demande comment s'est passée leur journée. Par contre, quand leurs parents leur parlent

avec authenticité, leurs défenses tombent, ils se montrent intéressés. Être authentique, cela revient à s'autoriser à dire : 'Ta réalité ne rencontre pas mes valeurs', 'Ça, c'est très important pour moi', 'Je vais te raconter un épisode de ma jeunesse'. D'ailleurs, ce qui compte pour les adolescents, c'est : 'Mon père, cet homme, c'est qui ?', 'Ma mère,

cette femme, c'est qui ?' ». Il n'existe pas de recettes de l'authenticité. Ce serait un comble ! Mais, pour Aboudé Adhami, il est bon de rappeler quelques bases des relations familiales. Ainsi, garantir des espaces d'intimité et des espaces communs pour chaque membre de la famille est primordial. « Une parole dans un espace n'est pas la même dans un autre. Un adolescent ne parle pas pareil en présence de sa grand-mère ou avec ses potes. Les espaces permettent une expression de soi différenciée. D'où l'idée de les distinguer nettement ».

Il y a les espaces, il y a les temps aussi. Prenons les repas. Ils peuvent être des moments de tension, par exemple quand le ou la jeune arrive, ne dit rien, fait la tête : « C'est l'arme fatale des adolescents, qui met les parents dans tous leurs états ». Alors, il est utile de réfléchir aux moyens permettant de dynamiser les repas, d'en faire des moments de vie : changer de place à table, faire en sorte que ce ne soit pas toujours la même personne qui joue l'animatrice.

VIVE LE CONSEIL DE FAMILLE !

Au rayon des armes fatales, on trouve l'humour. « Une arme fatale pour les parents », se réjouit Aboudé Adhami. « Je joue à la ringarde avec mon ado, mais pas trop », soutient une maman. « Le rire permet de surprendre. Il est contagieux aussi. En faisant la ringarde, cette mère rit d'elle-même, elle est authentique. Et elle invite son ado à rire avec elle », commente le psychologue. Autre témoignage de parent : « Une fois que tu acceptes de ne pas être un parent parfait, c'est plus simple ». « Accepter de ne pas être un parent parfait, c'est fondamental. Encore une fois, le parent se révèle authentique ».

À éviter, par contre : « Rien n'est pire que de se voir dans son adolescent et de l'enfermer dans cette vision de sa propre adolescence. Les adolescents n'aiment pas entendre un parent dire : 'Mon ado, il est comme moi'. Ils détestent la 'mémété', ils veulent de la différence. Ils ont besoin

d'entendre qu'ils sont un peu comme tout le monde, mais quand même particuliers ». Une musique (« Certains parents répètent à leur ado : 'Diminue ta musique, c'est du bruit'. C'est horrible pour l'ado, car pour lui, sa musique, c'est sa vie ! »), un film, un livre, une histoire racontée, une blague peuvent être de merveilleux objets de médiation entre les parents et les jeunes. Et pourquoi pas préparer un repas ensemble ? « On met tous la main à la pâte, et puis on mange tous ensemble ». La médiation, c'est aussi « aller marcher côte à côte dans la forêt en discutant », plutôt qu'être assis face à face.

Enfin, Aboudé Adhami aime promouvoir le conseil de famille, « à l'ancienne ». « Une fois par semaine ou tous les quinze jours, on s'installe dans le salon, et chacun peut exprimer ce qui le préoccupe, ce qui lui pèse, ce qu'il juge injuste... Il ne faut pas attendre qu'un problème surgisse pour convoquer un conseil de famille. Il faut l'utiliser comme un espace de parole ritualisé. En y prenant part, on s'initie à la démocratie, on déjoue les pièges de l'autoritarisme, on apprend à prendre la parole ». Et pour étayer son propos, le psychologue revient sur ses années de jeunesse au Liban : « Un jour, mon père m'a tiré des jupons de ma mère et de mes tantes. Il m'a entraîné dans un parc où il n'y avait que des hommes. Assis en cercle, ils parlaient, parlaient, parlaient. Je lui ai demandé pourquoi il m'emmenait là les après-midi. Il m'a répondu : 'Dans cette assemblée, le jour où tu te leveras et te risqueras à dire quelque chose qui t'engage, tu seras devenu un homme' ». ☉

À VOTRE AGENDA

CONFÉRENCE-SPECTACLE CE 24 FÉVRIER À NAMUR

Il y a les connaissances accumulées par le spécialiste de l'adolescence. Il y a la verve du comédien-né, nourri par ses souvenirs d'enfance au Liban. Le tout donne *Ado à fleur de peau*, une conférence-spectacle de belle envolée signée Aboudé Adhami. L'événement a lieu ce 24 février à Namur. Il est destiné aux ados et aux parents. Les détails dans les pages *Tribu curieuse* de ce *Ligueur*.

Crédits logement aux familles nombreuses



Des crédits
pour acheter,
construire
ou rénover

Plus d'infos :

071/ 207 711 - www.flw.be

“ATTENTION, EMPRUNTER DE L'ARGENT
COÛTE AUSSI DE L'ARGENT !”



Fonds du Logement
de Wallonie

En partenariat avec

la ligue
des familles
citoyenparent

Avec le soutien de
la



Wallonie



Cet art qui révèle VOS enfants

Aller au musée pour y rencontrer l'art en famille. C'est le rendez-vous que *le Ligueur* s'était fixé pour ce dossier. Pour les parents qui s'y sont risqués, l'étonnement a été au rendez-vous, autant permanent qu'éclairant. Ce ne sont pas tant Frida Kahlo ou René Magritte qu'ils ont découverts, mais bien des pans de la personnalité de leurs enfants, de leurs émotions, de leurs visions du monde.

Là où le parent voit une photo d'un paysage du Borinage, Hugo y repère l'expression de la vache. Là où papa se souvient de la pièce de 20 francs qu'il manipulait étant petit, sa progéniture l'interroge sur la personne qui se trouve sur la face cuivrée. Là où maman relie un masque de carnaval à une province wallonne, ses enfants y voient un moyen de se cacher pour échapper aux enquêteurs.

Si les marmots inventent spontanément leurs histoires, d'autres leur sont inspirées par la « médiation muséale ». Derrière ces deux mots un peu techniques, on retrouve des activités, des jeux pour rendre l'art accessible, pour susciter des émotions. Si ces démarches existent depuis plusieurs années dans certains musées, elles se sont multipliées avec la crise sanitaire.

Une manière de retrouver une certaine liberté et de reconsidérer ce qui est « essentiel » ? C'est en tout cas ainsi que Bertrand Vergely, philosophe, théologien et essayiste français, voit l'art : « L'art au service de la liberté ? Nous ne savons plus en effet regarder le monde dans sa liberté. Tant notre regard est obscurci par la quête de l'utile. Voir le monde en artiste sans nous demander à quoi il peut servir, sans chercher même à le faire servir à quoi que ce soit, c'est ce que nous apprend l'art. En ce sens, l'art nous prépare à vivre en nous faisant naître au monde ».

Préparez-vous à naître, à vivre. On vous emmène au musée. Et regardez vos enfants de près, vous risquez d'être surpris-e-s !

Alix Dehin et Marie-Laure Mathot

Visiter un musée, c'est découvrir une nouvelle facette de son enfant

Il y a mille façons d'être touché·e par une œuvre d'art. Le sentiment qui traverse votre enfant lors de la visite d'un musée pourrait bien vous surprendre. Ouvrez les yeux et pas juste sur l'exposition.

Quand Virginie et Jean-Louis se dirigent vers le musée de la photographie à Charleroi, il faut bien avouer qu'ils n'y croient pas trop. « J'avais peur car, même pour moi, en tant que maman, ce n'est pas le genre de musée qui m'attire à première vue ». Va-t-il vraiment intéresser Naël (11 ans), Lisa (9 ans) et Hugo (5 ans) ? « Nos enfants ont plutôt tendance à jouer sur des jeux électroniques le dimanche ». Mais depuis que la petite famille s'est inscrite comme « ambassadrice » pour le réseau de musées Marmaille&Co, elle a la mission de rédiger des comptes-rendus de ses visites. Et aujourd'hui, c'est à Charleroi que ça se passe.

Sur place, c'est la surprise pour les parents. Hugo, passionné par les animaux, les repère à chaque fois que l'un d'entre eux apparaît sur un cliché. Lisa est captivée par les anciens appareils et les photos de classe de l'époque. Quant à l'aîné, il voyage dans le temps en s'attardant sur les légendes des photographies et les dates de décès de leur auteur·e. « C'est ça qui est marrant avec les enfants, explique la maman. Ils ont une ouverture d'esprit, un niveau de lecture, que nous, nous n'avons pas en voyant la photo. Je pensais vraiment qu'ils n'allaient pas apprécier ce musée et, finalement, on est restés deux heures ».

Se laisser surprendre par ses enfants, les découvrir à travers leur vision de l'art, voilà des aspects auxquels on ne pense pas forcément quand on envisage une sortie muséale. Et pourtant, c'est le principal retour que nous font les parents qui se sont aventurés

dans les dédales artistiques de notre pays. « Auparavant, je ne serais jamais allée au musée comme celui de la photo avec eux, je me serais dit 'ils vont s'ennuyer'. Mais le fait de les inciter à voir des choses, mine de rien, ils apprécient, ils en redemandent et je n'ai plus peur de prévoir ».

L'ÉMOTION QUE PROCURE UN TABLEAU

Ces sorties font du bien à toute la famille, physiquement (« Mes garçons et moi avons une maladie dégénérative des muscles et nous devons bouger »), mais aussi mentalement. « C'est une découverte mutuelle », analyse Marie-Émilie Ricker, responsable de l'agrégation en histoire de l'art à l'UCLouvain. « Quand mes étudiants réalisent un livret de visite pour les familles, ils imaginent une collaboration qui doit fonctionner dans les deux sens : ce n'est pas seulement le parent qui apprend à l'enfant, c'est aussi le plus jeune qui prend en charge une activité. Et finalement, c'est une occasion pour les parents de découvrir le petit dans un cadre qui sort de l'ordinaire ».

Comme le jour où Virginie et Jean-Louis se sont rendus au musée de la Banque nationale. Là encore, qui aurait cru que des vieilles pièces de monnaie et des vieux billets allaient passionner la marmaille ? « Les enfants se sont amusés comme des dingues », raconte la maman, réjouie. « Ils nous ont demandé si on avait connu tel ou tel

billet. Pour eux, c'était une façon de mieux nous connaître et pour nous, de voir à quoi ils s'intéressaient. Un véritable échange ».

« Ce sont des activités de découverte et de partage, embraye Marie-Émilie Ricker. Des moments hors du temps, en dehors de la vie familiale où on peut parler, s'écouter, de manière inattendue et inhabituelle ».

Même expérience pour Jean-Baptiste et Sophie, les parents d'Elsah et Erin, 5 ans. Eux aussi forment une famille ambassadrice pour Marmaille&Co. « On n'est ni l'un ni l'autre experts ou hyper fans d'art ». Et pourtant, le couple semble avoir été touché par le pinceau de Magritte, même après être sorti de l'expérience immersive consacrée au peintre belge à la Boverie à Liège. « Nous nous sommes retrouvés face à un ciel d'un bleu très intense alors qu'une partie du parc était déjà illuminée par un lampadaire », raconte le papa, qui a immortalisé l'instant (voir ci-contre). C'était comme si l'expérience immersive se prolongeait hors des murs du musée. Presque magique.

Une émotion sur laquelle la petite famille s'est laissée porter dans la suite du parcours muséal proposé par la Boverie. « On voit que ça travaille dans leur tête », raconte le papa. « On a eu la chance d'y être en fin de journée. Il n'y avait plus personne dans la salle. Les filles se sont mises à danser car il y avait de la musique, elles faisaient des poses en lien avec ce qu'elles voyaient. On les a laissées libres de se coucher, de regarder. On a constaté qu'elles réagissaient à certaines choses plus qu'à d'autres ».

Mission accomplie pour la responsable de l'agrégation en histoire de l'art à l'UCLouvain. « Une œuvre d'art demande de s'ouvrir à l'autre, d'exprimer des émotions, ce dont on parle rarement dans la vie de tous les jours, détaille Marie-Émilie Ricker. C'est l'occasion unique d'apprendre à identifier les sentiments, les siens et ceux des autres, à nommer, partager et en discuter ».

Se retrouver face à un tableau, c'est en effet être confronté·e à une palette d'émotions et de sentiments. La violence d'une scène de guerre. La nostalgie d'un baiser. La sérénité d'un champ de fleurs. La détresse d'un cri. Autant d'occasions de réagir et de verbaliser les émotions ressenties.

Pour Marie-Émilie Ricker, c'est un apprentissage essentiel qui n'est pas ou très peu développé dans la vie scolaire classique. « Apprendre à identifier ses sentiments, à les exprimer et à entendre ceux des autres, c'est une ouverture au monde et à soi-même. C'est un premier pas pour s'approprier plus finement sa vie affective et émotive ». Un apprentissage qui se fait tant du côté des enfants que des parents.

MARMAILLE&CO, KÉSAKO ?

Marmaille&Co, c'est un réseau et un label de plus de 60 musées basés en Wallonie et à Bruxelles. « Ils s'engagent à proposer tout au long de l'année des activités et outils destinés aux familles de manière très spécifique », explique Aurielle Marlier, chargée de communication. « On a envie d'encourager le musée en famille. On sort du côté stage ».

Voilà pourquoi le principe des familles ambassadrices a été créé. Elles ont pour mission d'aller visiter les musées. C'est ainsi que Sophie et Jean-Baptiste ont créé leur compte Facebook et Instagram « So Jibs & the kids » où se partagent leurs expériences.

« De base, tout musée qui rejoint le réseau s'engage à proposer un outil pérenne, une façon ludique de visiter un musée, disponible 365 jours par an », continue Aurielle Marlier. « À côté de cela, on lance plusieurs fois pendant l'année, principalement aux périodes de vacances scolaires, des grandes actions : des ateliers créatifs, des jeux dans le musée, des visites guidées mais sous un angle bien spécifique. L'activité vise toujours un public familial avec des enfants entre 6 et 12 ans environ ».

« Souvent, j'entends les parents, dans la première salle, qui lisent toutes les informations et les enfants écoutent. Ensuite, les rôles s'inversent. Les enfants découvrent par eux-mêmes grâce à de petits jeux qui leur sont destinés. Ils appellent leurs parents, leur montrent ce qu'ils ont trouvé. Par exemple, les animations sur les écrans : les bonhommes bougent, il y a du sang, ça provoque des réactions tant chez les enfants que chez les parents. »

Michal Bauwens,
Mudia, Musée Didactique d'art à Redu

« Les visites contées bilingues français et français langue des signes captivent les enfants. La mise en scène se fait en duo d'interprètes qui s'expriment en même temps, qui racontent la même histoire. Cela forme une chorégraphie devant les tableaux. En général, les 'promenades contées et signées au musée' sont de très bons moments pour les familles et permettent aux parents de découvrir un aspect de la personnalité de leur enfant. Et pour nous, ça permet de multiplier les portes d'entrée pour que les musées soient un endroit convivial et puissent ouvrir l'enfant à cet autre monde. »

Marie-Suzanne Gilleman,
Musées royaux des
Beaux-Arts de Belgique
à Bruxelles



« La préhistoire, c'est le début de l'histoire de l'humanité. Cet éloignement dans le temps permet un beau recul d'analyse. On se demande : 'Qu'a-t-on de différent mais qu'a-t-on encore en commun ?'. On est presque sur l'idée qu'on est une seule et même humanité sur une seule et même planète. Et en même temps, nous sommes tous différents dans nos manières de faire car nous nous sommes retrouvés face à des matières, des matériaux différents et nous nous y sommes adaptés. Les enfants comprennent que l'environnement autour de l'humain va avoir une influence sur son évolution. La grille d'analyse devient alors plus ouverte et on n'est plus binaire. »

Marie Wera,
Prehistomuseum à Flémalle

Les musées, barbants ? Ça, c'était avant

Voix nasillarde et costume gris devant un tableau dans lequel on pourrait mettre la classe entière. « Voici l'œuvre de Pierre-Paul Rubens, né en 1577 à Siegen en Allemagne et mort le 30 mai 1640 à Anvers. Le peintre brabançon de l'école baroque flamande... » « Zzzz... » Les souvenirs que nous avons de certaines visites de musées peuvent être, comment dire, soporifiques ? Résultat : en tant que parents, ce n'est pas la première sortie à laquelle on pense pour s'éclater en famille. À tort.

« La mission assez nouvelle que les musées se donnent, c'est d'être dans l'inclusion », explique Marie-Émilie Ricker, responsable de l'agrégation en histoire de l'art à l'UCLouvain. « Quand ils ont été conçus, il y a un bon siècle, les musées ont rassemblé des collections qui appartenaient à des aristocrates et qui sont devenues publiques. Mais elles touchaient principalement des initiés à l'époque. L'évolution a été de s'adresser à d'autres publics et maintenant, de les inclure ».

Une évolution vécue par Virginie et Jean-Louis, les parents de Naël (11 ans), Lisa (9 ans) et Hugo (5 ans). « Les musées se sont améliorés, un vrai truc de fou », confirme la maman. « La crise sanitaire a accéléré ce mouvement. Les équipes se sont décarcassées pour mettre en place des jeux, des chasses au trésor, etc. ».

JOUEZ MAINTENANT !

Exemple au Musée du Carnaval et du Masque à Binche. « Nous y sommes allés avec ma fille, Lisa, à la Toussaint. Ils avaient mis en place un Cluedo. Nous avions une petite valisette avec la liste des suspects et les autres accessoires nécessaires à notre enquête. Nous partions dans le musée à la recherche des masques, des meurtriers et des pièces où s'est déroulé le crime. Ma fille a adoré. Elle m'a dit que c'était le musée qu'elle avait préféré. Le Cluedo l'a incitée à voir des détails auxquels elle n'aurait peut-être pas prêté attention. Il y avait ce petit quelque chose qui lui donnait envie d'aller plus loin ».

Côté parents aussi, l'expérience est positive. Adieu les visites ennuyeuses de notre propre enfance. « Je découvre les musées

d'une autre manière grâce aux jeux », réagit Virginie. « Ça nous apprend des choses, des petites anecdotes. Ils se sont super bien améliorés, quand ils font des nuits au musée par exemple, c'est super ». Ces outils, souvent développés dans les musées de sciences naturelles (qui s'y prêtent peut-être davantage), attirent ainsi plus de publics familiaux. C'est en tout cas ce qui ressort des chiffres en France, transposables chez nous. En 2015, 48,1% du public des musées de sciences et techniques étaient des familles avec enfants. Alors que les musées des beaux-arts ou d'architecture et arts décoratifs ne comptaient que 6,9 et 6,4% de familles. Moins populaires donc.

NE DITES PLUS GUIDE, DITES MÉDIATION

C'est tout l'enjeu des musées d'art : trouver des moyens, des intermédiaires pour rendre le contenu ludique, accessible tant aux enfants qu'aux parents en leur permettant d'être actifs lors de la visite. C'est ce qu'on appelle la médiation. « Traditionnellement, on parle de 'guide' dans un musée. Il transmet des savoirs scientifiques », rappelle la professeure de l'UCLouvain. « Avec la médiation muséale, on est davantage dans une optique de lien. Le médiateur met le spectateur en relation avec l'œuvre. Le guide n'est plus la personne centrale, mais le spectateur qui découvre l'œuvre en fonction de ses particularités à lui. Le médiateur est un intermédiaire et non plus uniquement un diffuseur de savoirs. Cette tierce personne ne vous prescrit pas ce que vous devez penser, mais met en relation les gens et fait tomber les barrières ».

Certaines animations sont poussées à l'extrême à travers des expériences immersives très en vogue depuis quelques années où le spectateur ou la spectatrice est littéralement plongé-e dans les œuvres d'un peintre comme Vincent Van Gogh grâce à des techniques de projections sur les murs. C'est une première façon de s'approcher d'une œuvre, mais qui ne suffit pas pour beaucoup d'observateurs et d'observatrices passionné-e-s d'art ou non. Pour comprendre les sources de l'expressionnisme, rien de tel que de se retrouver devant *la Nuit étoilée* de Van Gogh, s'en approcher, s'en distancier et entrer activement dans l'œuvre pour voir comment des milliers de traits peuvent former un mouvement.

« S'il n'y avait que les animations, ça ne suffirait pas aux enfants », confirme Virginie, la maman de Naël, Lisa et Hugo. « Car ils ont besoin de voir l'œuvre dans le réel ». La petite famille s'est rendue au Musée Mariemont à l'occasion de l'exposition éphémère *Le mystère Mithra*. « Nous avons reçu un livre de jeux en lien avec l'expo. Il incite à aller voir les différentes pièces et s'imaginer l'époque de ce lieu. Par exemple, dans une grande peinture de Picasso, nous devons trouver le soleil et puis il y avait une petite explication. Ça les incite à chercher et même si on n'a pas trouvé, ils se sont quand même arrêtés et ont vu d'autres choses. Un monsieur tout nu qui a bien fait rire mon fils de 5 ans par exemple. Au final, on a été plus loin que le jeu qui peut vite lasser les petits comme lui ».

Pour la maman, le mieux, c'est d'avoir un peu des deux pour que l'enfant soit à la fois « guidé » par une animation et conserve la possibilité de laisser son esprit vagabonder devant certaines œuvres.



« Quand les familles arrivent au Musée royal de Mariemont, quel que soit le moment de l'année, elles reçoivent un petit document qui reprend un parcours dans les salles d'exposition permanente ainsi qu'une visite du parc. En ce qui concerne les expositions temporaires, nous proposons un nouveau type de document : le « journal d'exploration ». Il s'agit d'une sorte de petit magazine qui permet de faire des activités dans l'expo : aller rechercher des infos sur les objets, regarder, dessiner, etc. Il propose aussi des prolongations et activités à la maison pour continuer à faire vivre l'expérience. Pour le moment, un dictionnaire d'exploration permet d'arpenter l'exposition *Le mystère Mithra* en famille par exemple. »

Marie-Aude Laoureux,
Musée royal de
Mariemont (Hainaut)

« Pour nos expositions, nous créons un livret de visite pour les familles, gratuit. Salle après salle, elles ont des activités de découvertes. Par exemple, actuellement, nous proposons une exposition sur l'opéra au Musée d'archéologie de Namur. On y parle notamment de l'exotisme et de *Madame Butterfly* de Giacomo Puccini. Pour comprendre le concept d'œuvre orientalisante, on demande aux enfants de chercher dans la pièce tout ce qui leur fait penser à Aladin. Ils doivent trouver eux-mêmes les œuvres d'art et les observer. »

Fabrice Giot,
Pôle muséal les Bateliers à Namur

« Notre musée étant fermé pour l'instant, nous proposons un 'musée comme chez soi' à Ixelles. Ce sont dix voisins à qui on propose d'accueillir une œuvre d'art. L'initiative leur permet d'avoir un tout autre rapport à l'art car ce sont eux qui parlent de l'œuvre. Ils deviennent un peu des médiateurs et expliquent pourquoi ils ont fait tel ou tel choix. Ils vont souvent organiser une petite mise en scène. Par exemple, certains enfants ont proposé des jeux pour mieux comprendre un tableau. Je pense qu'il faut les laisser d'abord parler, voir ce dont, eux, ont envie, leur poser des questions simples et ouvertes et généralement, on est surpris de ce qui en ressort. On n'est plus dans des discours où on essaie que les enfants ressortent en connaissant la biographie de l'artiste. Le mieux, c'est qu'ils aient vécu une expérience émotionnelle, c'est ça qui va les séduire. Il faut laisser le temps au plaisir. Que le plaisir soit là avant de mettre les connaissances en pratique. »

Stéphanie Masuy,
Musée d'Ixelles

Créateur : quand l'enfant vous surprend par sa pratique artistique

En créant, les enfants expriment d'autres facettes de leur personnalité. Ils ont l'imagination pour nous interloquer, mais aussi l'audace et le franc-parler pour nous questionner dans notre rapport à l'art. Nous avons rencontré une petite classe d'élèves de 6 à 8 ans en pleine activité de pastels.

Mercredi après-midi, à la mi-janvier, c'est à vélo que nous rejoignons l'académie des Arts de Woluwe-Saint-Pierre. Le froid nous pique le nez et la brume hivernale nous rappelle qu'il est temps que nous rechargions les phares de notre bécano.

Au numéro 30 de l'avenue Charles Thielemans, Yves nous attend devant l'entrée du bâtiment, le sourire jusqu'aux oreilles. Professeur de peinture depuis vingt-cinq ans, il enseigne par ailleurs, depuis deux ans, le « cours préparatoire des enfants » de 6 à 8 ans. « Au final, j'ai des classes de tous les âges », nous dit-il, « de 6 à 85 ans ».

Nous attendons les enfants dehors puisqu'en ces temps de crise sanitaire, les parents ne peuvent plus entrer dans les écoles. Le petit Jack, 7 ans, est l'un des premiers à arriver. D'emblée, sa maman s'adresse à Yves. « Mon fils progresse énormément, il n'arrête pas de dessiner. Nous sommes allés voir l'exposition de Gustave Klimt ce week-end. Il a redessiné la plupart des œuvres qu'il a vues ». « La peinture la plus difficile, c'était *Le baiser* », réagit Jack.

La petite dizaine d'élèves monte en classe. Yves commence par nous présenter : « Nous accueillons ici Alix, une journaliste du *Ligueur*, qui écrit un article sur notre atelier ». Valentin, 8 ans et demi, embraille : « Toi, journaliste ? Tu mens ! Je ne t'ai jamais vue à la télé ».

« J'aime dessiner des hamburgers, des frites... »

Le « cours préparatoire des enfants » a pour objectif d'initier ces derniers à développer leurs compétences créatives à travers diverses disciplines et sous forme de jeux. Ils découvrent ainsi les techniques de production, les couleurs, testent différents supports, etc. Yves les invite aussi parfois à appréhender l'art par des moyens détournés. Par exemple, il leur a déjà fait dessiner des terrains de sport pour leur enseigner indirectement l'abstraction.

« Aujourd'hui, vous allez pastelliser une partie d'un visage, la découper, puis la coller sur votre propre figure avant d'être pris en photo », propose Yves. « Cela peut être des yeux, des oreilles, une moustache, etc. »

Pendant que les enfants s'appliquent, nous les interrogeons sur leurs motivations pour le dessin. Valentin, le petit farceur, commence : « J'adore depuis toujours. Quand j'étais petit, il y avait une grosse tache sur ma feuille, je l'ai montrée à ma maman et dans mon imagination, c'était un singe ».

En face de lui, Blendi, 8 ans et demi, s'est inscrit au cours pour esquisser tous les aliments qu'on peut trouver chez McDonald's, « comme des hamburgers, des frites, etc. ». Le concept est, sans aucun doute, original. Ne

pourrait-il pas carrément séduire le monde de l'art contemporain ? Nous aurions tendance à dire que oui, si Blendi défend bien son œuvre... Warhol a déjà tracé la voie...

Enfin, Lujza, 8 ans, souhaite s'améliorer. « Avant je faisais des scraboutchatcha. Maintenant, je dessine mieux ».

« Parfois, le musée m'aide pour le dessin parce que j'ai pas d'idées et j'en cherche »

Pour Yves, la création est complémentaire de l'observation. Le dessin, par son approche pratique, aide l'enfant à mieux comprendre ce qu'il voit et à davantage apprécier les musées.

Léa les aime, à condition qu'ils exposent de la peinture. « Les tableaux racontent plein de trucs. J'ai été voir Gustave Klimt et j'ai adoré celui de *La vie et la mort*. On voyait un grand squelette à côté de personnages qui sont tombés les uns sur les autres ». Valentin renchérit : « La peinture, c'est top ! Pour les nouveaux personnages, les artistes... Je m'amuse ! ».

De leur côté, Blendi et Éric prennent plus de plaisir avec la sculpture. Éric, 9 ans et demi, aime la matière et les briques. Et « parfois, le musée m'aide pour le dessin parce que j'ai pas d'idées et j'en cherche ». Le cœur de Blendi penche pour la sculpture car « je peux tout faire avec ! ».

Enfin, Jack s'intéresse à tous les types de musées « quand il y a des lunettes 3D ».

« Moi, le guide, j'aime pas. J'ai des yeux, une bouche... ça ne sert à rien, un guide »

Quant aux guides dans les musées, ils n'amuse visiblement pas toujours la galerie d'enfants, et en particulier Blendi et Éric. « Moi, je ne les aime pas quand ils expliquent lentement 'çaaaaa, c'est un miroooooooooiiiiir' », scénarise Blendi, debout et les bras tendus. Éric embraille : « Les guides, j'aime pas. Pourquoi ? J'ai des yeux, j'ai une bouche, ça ne sert à rien, un guide ».

Cette parole surprend, surtout venant de la bouche d'un enfant. Pourtant, elle n'étonne pas tellement l'enseignant : « Quand tu as un esprit créatif, tu abordes les choses autrement ».

Une fois que tous les portraits des enfants masqués sont photographiés, l'atelier touche à sa fin. Sur le point partir, nous saluons la petite bande de marmots. « Attends, avant que tu ne partes, je vais te montrer

ce que je peux faire : cinquante dessins en dix minutes », lance Valentin. Tout affairé, il arrache les feuilles de son carnet, les pastellise en variant les couleurs, et réussit son défi. Nous le félicitons : « Bravo ! Mais est-ce

qu'on peut appeler ces craboutchas des dessins ? ». « Ben quoi, un craboutcha, c'est de l'Art ! », nous rétorque-t-il. Décidément, ces enfants alimentent merveilleusement bien la controverse artistique.

LES ACADÉMIES ARTISTIQUES : UNE OFFRE UNIQUE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

Malheureusement très peu connues, les académies secondaires artistiques à horaire réduit en Fédération Wallonie-Bruxelles (FWB) offrent pourtant des services d'enseignement de qualité pour les enfants et les adultes. Certaines proposent des cours d'arts plastiques, visuels et de l'espace. D'autres, des cours de musique, d'arts de la parole et du théâtre, ou de danse. Elles appartiennent à l'enseignement officiel et fournissent ainsi, à la fin d'un parcours, des diplômes reconnus par la Communauté française.

Leurs tarifs sont extrêmement intéressants. Ils varient selon les académies mais, sont globalement dans ces eaux-ci :

- ⇒ Pour les ateliers des enfants de 6 à 12 ans, c'est gratuit pour trois heures de cours par semaine.
- ⇒ Pour les ateliers disciplinaires des adolescents de 12 à 17 ans, 76€ pour trois heures par semaine.
- ⇒ Pour les disciplines adultes (en arts plastiques, il y a par exemple des cours de dessin, de peinture, de sculpture, de photographie, de création textile, de bijouterie, d'histoire de l'Art et d'analyse esthétique, etc.), la cotisation annuelle est d'environ 200€ pour une dizaine d'heures par semaine.

Infos : enseignement.be > Accueil > Système éducatif > Niveaux d'enseignement > Enseignement artistique à horaire réduit



Juliette



Lujza



Olivier



Valentin



Blendi



Éric



Héloïse



Jack

3 astuces pour visiter un musée avec ses enfants

En 2018, l'autrice Stéphanie Buhot publiait aux Éditions du Rocher *Les enfants au musée*, un petit guide qui propose des trucs et astuces permettant aux parents d'emmener leurs enfants au musée sans craindre de les ennuyer. Petit top 3.

1 PAS DE « REGARDE ! »

En règle générale, laissez vos enfants choisir les œuvres devant lesquelles ils ont envie de s'arrêter. Il est préférable, notamment avec les plus jeunes, de privilégier leurs émotions, leurs sentiments face aux œuvres. En partant de leurs ressentis, ils seront plus à même de retenir quelques connaissances. Essayez de discuter simplement de ce qui vous entoure. Si votre petit ou votre petite s'arrête devant une œuvre, demandez-lui ce que celle-ci a de plus que les autres, ce qui l'interpelle, ce qui le ou la dérange, ce qui lui plaît. Donnez vos propres impressions également : en créant un véritable échange, vous profiterez davantage des œuvres.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, une visite au musée n'appelle pas forcément un savoir. Il n'est pas obligatoire de vouloir absolument apprendre quelque chose, retenir un nom ou des dates. Apprendre à aimer l'art, c'est aussi prendre du plaisir à le regarder sans obligatoirement y ajouter une leçon. Laissez venir les questions, cherchez ensemble les réponses et tentez surtout de privilégier l'observation.

Si vos enfants, selon leur âge, parviennent à retenir un nom de peintre, une œuvre, une technique ou juste le nom du musée, c'est déjà gagné. Essayez de les inciter à regarder vraiment une ou deux œuvres et laissez-les flâner.

2 OUBLIEZ LES VISITES TROP LONGUES

Inutile d'espérer trainer vos enfants dans les salles du Louvre toute la journée. D'ailleurs, y parviendriez-vous vous-même ? Faites des

choix ! Quel département ? Quelle œuvre ? Quel peintre ?

Définissez en amont vos préférences et celles de vos enfants à l'aide des sites des musées, des blogs qui racontent les expériences des visiteurs dans tel ou tel lieu.

Les enfants restent concentrés au grand maximum une heure et demie dans un musée. Et encore pour des petits, il faut diviser cette durée par deux. Il faut ajuster le temps de visite à l'âge et au tempérament de votre enfant.

Certes, le prix souvent élevé des entrées au musée, les files d'attente, l'impossibilité de revenir un autre jour... tout cela pousse à nous faire rester le plus longtemps possible. Mais attention au quart d'heure de trop qui peut suffire à vous gâcher tout le plaisir. Lorsque votre enfant commence à en avoir assez, laissez-le tranquille, laissez-le gambader dans le musée, s'asseoir par terre, dessiner. Ça ne pose pas de problème.

3 LE PLAISIR DU GOÛTER

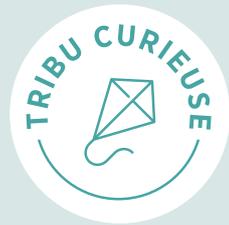
Le goûter à la fin de la visite donne à la sortie un vrai côté festif et cela permet de se détendre et parfois de reparler des œuvres. Attention, toutefois à ne pas trop en parler avant comme d'une récompense, vous risquez d'être confronté-e à un disque rayé pendant toute la visite : « C'est bientôt l'heure de la glace ? ».

ARTS&PUBLICS : DES MUSÉES GRATUITS UNE FOIS PAR MOIS

Le prix ne peut plus être une excuse : 150 musées ouvrent leurs portes gratuitement tous les 1^{ers} dimanches du mois en Wallonie et à Bruxelles. Parfois, certains sont mis à l'honneur via des événements plus spécifiques. On y retrouve, par exemple, le Centre archéologique de la grotte Scladina à Andenne, le Musée Monopoli à Barys-Flostoy en province de Namur, le Musée International du Carnaval et du Masque à Binche ou encore la Maison de la poterie à Châtelet. Toute la liste est disponible sur artsetpublics.be.

L'association de médiation culturelle Arts&Publics a été créée en 2012 et s'est notamment donnée pour mission d'améliorer l'accès à la culture pour toutes et tous et, en particulier, pour les jeunes publics. « Les événements poussent les musées à faire plus que de la gratuité, explique Laurent van Brussel, chargé de la promotion chez Arts&Publics. Ces week-ends-là, il y a aussi des animations comme des ateliers, des collaborations avec des artisans locaux, des liens avec le patrimoine local. C'est ce qu'on appelle la médiation culturelle ». Il ne reste plus qu'à tester.

Infos : artsetpublics.be
Facebook : [@GratuiteMusees](https://www.facebook.com/GratuiteMusees)

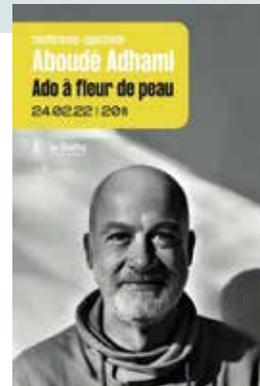


ADOS
ET
ADULTES

À fleur de peau, nos ados ?

C'est ce que nous verrons avec Aboudé Adhami (lire aussi p.12 et 13) qui les côtoie de près dans les auditorios de la haute école où il enseigne ou dans son cabinet de psychologue. Pour guider la réflexion, le professionnel aura recours aux contes, histoires, objets qui parlent et surtout au rire. Une conférence-spectacle qui s'adresse autant aux adolescents qu'à leurs familles à découvrir le jeudi 24 février au Delta (Namur). Le spectacle sera suivi d'une séance de questions-réponses avec Sophie Maes, pédopsychiatre au Domaine de Braine-l'Alleud et auteure du livre *COVID-19 : l'impact sur la santé mentale des jeunes*. Prix : 5€

Infos & réservations : ledelta.be



12
ANS
ET +

Dans les airs

De la danse ? Oui, de la danse ! Et pour prendre de la hauteur s'il vous plaît ! À Namur, le samedi 26 février, le Delta propose un programme de danse aérienne. Trois pièces courtes se succèdent et mettent en valeur les techniques de trapèze, de pole dance et de tissus aériens. Alors que *Eymen* joue sur la suspension, la musique et l'éphémère, *Migrations* ajoute une dimension sociétale en mariant chorégraphie acrobatique et évocation du passage des frontières. Et n'oublions pas *Genèse* qui défie les lois de la gravité. Ces trois spectacles apportent leur lot d'émotions visuelles entre poésie et arts du cirque. L'entrée est fixée à 10€.

Infos & réservations : ledelta.be



Un atout de plus pour le château de Mariemont

Dans les pages qui précèdent, nous évoquions le Musée de Mariemont et les activités qui y sont prévues pour les enfants. Bonne nouvelle, en plus de vulgariser intelligemment son patrimoine, l'endroit a décidé de revoir ses politiques tarifaires dans le bon sens. Ainsi, désormais, l'accès aux collections permanentes sera gratuit. Quant aux expositions temporaires, les moins de 18 ans pourront, dès à présent, les découvrir sans que bourse se délie. Une occasion supplémentaire de (re) découvrir *Le mystère de Mithra. Plongée au cœur d'un culte romain*. Il s'agit de cette expérience immersive et participative qui occupe les lieux jusqu'au 17 avril. Deux autres expos sont toujours en cours dans cet écrin de culture et d'histoire, l'une est consacrée à la fascination de l'Occident pour l'Égypte et l'autre à l'histoire de la femme chinoise au siècle dernier. De vrais voyages dans l'espace-temps !

Infos : musee-mariemont.be



7
ANS
ET +

5-11
ANS

Les Zorties

On doit ce théâtre d'objets à la compagnie Mirage Market. Si vous n'avez pas encore découvert ce spectacle, c'est l'occasion. Le centre culturel de Perwez l'invite le dimanche 20 février, à 15h30. Au centre de l'histoire, Zoé, une petite fille qui est jugée bizarre par les autres, pas dans les normes. Pourtant, Zoé n'est pas bête. Ça, non. C'est juste qu'elle comprend les questions de travers. Qu'elle fuit le bruit dans sa tête en s'envolant vers des mondes imaginaires. C'est alors qu'une rencontre va bouleverser sa vie.

Réservations : 081/23 45 55.

Entrée : 9€.



Suzette Project

On vous a déjà parlé, avant le confinement, de ce spectacle épatant de la Daddy Cie. À l'époque, nous avons interrogé la metteuse en scène Laurane Pardoën (leligneur.be/2019-18) sur cette œuvre malicieuse et inventive. Que dire encore de cette petite Suzanne, fan d'Al Pacino et des tigres de savanes, qui, un jour, décide de se lancer dans une grande cyber-enquête pleine de rebondissements ? Le théâtre de La Louvière propose une séance de rattrapage pour ceux et celles qui n'auraient pas encore découvert cette petite perle. Ce sera le mercredi 16 février.

Réservations : 064/66 57 07.

Entrée : 5€ (enfants) et 10€ (adultes).

7
ANS
ET +



Anima. Voilà encore un festival familial qu'on aime mettre en avant dans les pages du *Ligueur*. Cette année, il se déroulera du 26 février au 6 mars, à Bruxelles et en Wallonie. On vous explique tout cela et on vous partage une sélection concoctée par Écran large sur tableau noir.

Ce n'est pas encore un retour complet à la normale, mais on est sur la bonne voie (même si, par les temps et les virus qui courent, on ne jure plus de rien). L'année dernière, Anima avait dû se contenter d'une version exclusivement en ligne. Pas drôle. Le cinéma, ça passe par le partage et celui-ci, en virtuel, est toujours quelque peu émoussé. Pour l'édition 2022, la proximité sera plus grande avec reprise des quartiers place Flagey et délocalisations nourries en Flandre et Wallonie. Le festival reste néanmoins un peu hybride avec un « Anima on line » toujours fonctionnel et qui marche comme un mini-Netflix.

En tout, ce sont 248 films, courts ou longs, qui sont programmés. L'ensemble forme une affiche éclectique, reflétant les différentes tendances du cinéma d'animation actuel. Avec, cette année, une attention particulière portée sur les films qui traitent de l'inclusion et de la défense des minorités. Ceux-ci seront identifiables grâce à un cœur vert dans la programmation. Et les familles ? L'équipe d'Anima se targue de faire découvrir aux parents et à leurs marmailles les nouveautés de l'année pour enfants, soit 9 longs métrage et 12 compilations de courts. Beaucoup de chiffres ? Oui. Histoire de vous montrer que, lorsqu'il s'agit de guider parents, spectateurs et spectatrices en herbe, faire une sélection relève de la gageure. Pour nous aider, nous sommes allés chercher ceux et celles qui vous conseillent dans chaque numéro du *Ligueur*. À savoir l'équipe d'Écran large sur tableau noir. Pour chaque tranche d'âge, deux propositions futées. Veuillez éteindre votre GSM et installez-vous confortablement pour profiter pleinement de ces conseils éclairés.

ÉCRAN LARGE
SUR TABLEAU NOIR

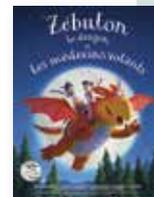
Anima de retour

POUR LES MOINS DE 6 ANS

EN SÉLECTION

Zébulon et les médecins volants

Zébulon est de retour. Ce dragon orangé plein de bonne volonté se lance, malgré sa maladresse légendaire, dans la lutte pour le droit des femmes. Et cela par l'entremise de la princesse Perle qui, malgré la réprobation de son oncle un tantinet macho, refuse de se faire entendre dire que les princesses ne peuvent pas être docteur. Non mais, c'est quoi ce genre de réflexion genrée qui date d'un autre âge ? Après avoir fait ses premières armes sur une licorne et une sirène, la docteure Perle aura bien besoin de toute sa science pour faire changer d'avis son tonton trop conservateur. Ce film, qui dure moins de 50 minutes, est constitué de 4 courts métrages. Il est accessible aux petits **dès 3 ans**.



MAIS AUSSI

Les jardins enchantés

Là encore, plusieurs courts métrages regroupés. Mais chacun développe un univers très différent. Normal, ils ont été réalisés dans des pays très différents (France, Russie, USA, Hongrie, Suisse). La nature est évidemment à l'honneur, au cœur même des histoires. **Dès 3 ans**.

OÙ VOIR LES FILMS DU FESTIVAL ANIMA ?



BRUXELLES

Le cœur du festival bat donc à Flagey. Les séances coutent 8€ pour les adultes, 7€ pour les enfants, étudiants et seniors. À Bruxelles, le festival se décline aussi dans les salles du Palace et de la Cinemateek.

WALLONIE

Les Grignoux (grignoux.be) se mobilisent dans leurs salles de **Namur** (Caméo) et **Liège** (Sauvenière, Parc et Churchill).

A Charleroi, c'est le Quai 10 qui participe (quai10.be), à Mons, c'est le Plaza Art (plaza-art.be) et à Wavre, La Sucrierie (lasucrieriewavre.be)

N'hésitez pas à aller consulter les programmes sur le site internet, ils seront riches de propositions et parfois même d'initiatives surprenantes. C'est ainsi qu'aux Grignoux, on annonce un choco glacé (Liège) ou une gaufre (Namur) pour les enfants après chaque séance Anima !

dans les salles

POUR LES 6-12 ANS

EN SÉLECTION

Princesse Dragon

Encore une histoire de dragon. Cette fois-ci, il est question d'une créature de légende en mal de descendance. Trois œufs donnés par une sorcière lui offrent les joies d'une paternité inattendue. Car si des œufs sortent deux dragonneaux somme toute assez banals, du troisième émerge Poil, un être hybride, qui ne vole pas, mais crache du feu tout en ayant une forme humaine. On ne vous en dit pas plus. Sachez néanmoins qu'on nous promet un « très beau récit qui a le charme des vieux livres de contes illustrés où les méchants ne sont pas nécessairement ceux qu'on pense, mais aussi un conte sensible sur la famille ». Le film est conseillé **dès 7 ans**.



MAIS AUSSI

Ma mère est un gorille, et alors ?

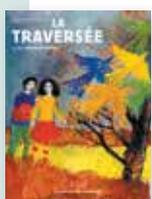


Encore une histoire de famille. Et quelle famille ! Celle que forment la petite Joanna (8 ans) et sa maman adoptive, une femelle gorille. Bon au début, Joanna a été un peu surprise de voir Gorilla venir la chercher à l'orphelinat. Mais au fur et à mesure, elle s'est attachée à cette maman pas comme les autres. Au fil de l'histoire, les liens se tissent de plus en plus étroitement entre Joanna et sa simiesque maman, loin des commérages et des convoitises que suscite cette atypique famille monoparentale. Verdict de nos experts ? « Un bijou d'animation suédois adapté d'un roman sorti il y a une quinzaine d'années ». Le film est conseillé **dès 7 ans**.

POUR LES PLUS DE 12 ANS

EN SÉLECTION

La traversée



Ce film emploie une technique assez particulière : la peinture sur verre. Résultat, nous voilà face à un long métrage envoûtant, fascinant rien que par son aspect formel. Le récit, lui, puise ses racines dans l'exil, la fuite, le déracinement. C'est l'histoire de deux adolescents qui s'échappent de leur village brûlé par une milice. Ils vont être enlevés, exploités, connaître la faim, le froid. Il y a aussi la mer et sa traversée angoissante. Cette thématique, à la fois intemporelle et bien ancrée dans l'actualité, est brillamment abordée par Florence Miailhe qui offre ainsi un film à la fois poétique et puissant, sensible et percutant. À voir **dès 10 ans**.

MAIS AUSSI

Trois histoires de cowboy et indien

Un classique d'animation déjantée signé Stéphane Aubier et Vincent Patar. « Il est renseigné dès 6 ans, mais ce film plaira autant aux enfants de 11 ans qu'à leurs aînés et à leurs parents » nous souffle-t-on du côté de nos expert-e-s. Terminer la sélection sur une touche aussi rassembleuse, que demander de mieux ? **Tout public**.



La balade du Ligeur



Ce n'est pas à une promenade en tant que telle qu'on vous convie pour une fois. Mais cela n'en reste pas moins une invitation à s'évader, à découvrir en se dégourdisant les jambes. Objet de notre convoitise déambulatoire ? Bruxelles. La capitale voit trop souvent son image s'arrêter aux boules de l'Atomium, aux dentelles architecturales de la Grand-Place ou à la bistouquette de Manneken Pis. Mais voilà, Bruxelles, c'est aussi une ville secrète qui regorge de petits endroits qui ne demandent qu'à se révéler dans leur originalité ou leur beauté singulière.

Mais comment débusquer ces petits paradis verts oubliés ou ces éléments de patrimoine qui se cachent au regard des passant-e-s trop pressé-e-s ? En se baladant sur le site internet de visit.brussels, on est tombé, loin des « 5 raisons de visiter Bruxelles » et des « incontournables de la capitale », sur une sélection intitulée « 11 trésors cachés à découvrir ». Là, sont regroupés quelques endroits bruxellois qui donnent très envie de se lancer dans l'exploration urbaine.

Sont ainsi valorisées la petite rue de la Cigogne ou la rue Porselein. Conseillés aussi, l'étonnant bâtiment de la Bellone qui cache ses beautés baroques dans un passage couvert, l'Aegidium du parvis de Saint-Gilles ou encore la maison d'Érasme. Autant d'idées de flâneries qui ne se retrouvent pas forcément dans les priorités des guides touristiques habituels. Parmi les espaces verts, c'est le parc Pierre Paulus qui a été choisi comme le poumon d'oxygène de ce Bruxelles insolite. L'endroit vibre de romantisme entre ses fausses ruines, son étang et ses cascades. On y trouve aussi des bustes et la splendide maison Pelgrims.

À propos de parcs, on ne saurait que vous conseiller d'aller jeter aussi un œil sur bruxelles-by-lulu.be, le blog d'une expatriée française qui adore découvrir Bruxelles et partager ses trouvailles. Dans un de ses posts, elle conseille ainsi « 7 parcs cachés et jardins secrets à Bruxelles ». De quoi se perdre dans le jardin Jean-Félix Hap ou celui de l'Abbaye de la Cambre.

L'idée famille. Choisir l'un ou l'autre de ces endroits, les localiser sur une carte et puis, lors d'une prochaine sortie dans Bruxelles, se fixer ceux-ci comme buts de promenade. Pour pimenter l'exploration, ajouter un élément mystérieux à la quête comme retrouver une statue de Peter Pan dans le parc du Palais d'Egmont ou, encore, débusquer l'entrée secrète du Parc Faider à Ixelles, où des jeux pour enfants ont eu l'excellente idée d'aller s'installer.



Le Dr Séverine Caluwaerts s'entretient avec une mère et sa fille, une patiente de la maternité de Khost, qui se remet lentement d'une hémorragie post-partum après un accouchement à domicile. Afghanistan, février 2017. © Najiba Noori



Donner la vie en Afghanistan

Il y a peu, le Dr Séverine Caluwaerts, gynécologue obstétricienne belge, officiait dans la maternité de MSF à Khost, dans l'est de l'Afghanistan. Elle y a assisté la naissance du premier bébé il y a dix ans... Depuis peu, les Talibans ont repris le pouvoir dans le pays. Rencontre avec cette gynécologue hors du commun à Anvers.

Par Michel Torrekens

L'essentiel de la vie professionnelle de Séverine Caluwaerts se déroule à l'Institut de médecine tropicale d'Anvers. C'est là, à l'issue de ses consultations et avant une réunion, que nous la rencontrons dans son petit bureau médical. Elle y reçoit principalement des patientes atteintes du VIH, d'hépatites ou de syphilis. « En Belgique, précise-t-elle avec un accent flamand plein de charme, on compte encore 22 000 personnes avec le VIH, mais il y en a de moins en moins. Ici, nous suivons environ 3 000 patients avec le VIH dont 1 200 à 1 300 femmes ». Ces réalités, Séverine Caluwaerts les a aussi rencontrées sur le terrain lors de missions en santé maternelle au Pakistan, au Mozambique, au Zimbabwe, en Sierra Leone, en République centrafricaine, en République Démocratique du Congo, notamment pour des suivis de cancers du col de l'utérus. Des missions réalisées avec Médecins Sans Frontières (MSF) qui vient de fêter ses 50 ans. Elle donne

par ailleurs des cours de santé reproductive (contraception, mutilations sexuelles, accouchements...) à des médecins, sages-femmes, infirmiers, infirmières...

LA MÉDECINE, UNE PASSION

On l'aura compris, la médecine est une passion pour la jeune femme qui se sent comblée. Formée en médecine et gynécologie/obstétrique à Leuven, elle réalise un stage de cinq mois au Chili, suivi d'une année en Afrique du Sud. « J'étais déjà intéressée par les autres cultures, se souvient Séverine Caluwaerts, et j'aimais voyager. Dès le départ, je voulais soigner des gens dans des coins du monde où ils en ont le plus besoin ». Une sorte de vocation qui

remonte à longtemps... « Je sentais en moi que je devais le faire, explique-t-elle. Aînée de cinq enfants, j'ai toujours pensé que la vie m'avait bénie avec une santé excellente, assez d'argent pour étudier, une enfance heureuse près de Leuven. Naître dans de bonnes circonstances est un cadeau de la vie. J'avais envie de lui rendre quelque chose. Je suis également reconnaissante de travailler dans un système de santé moderne, équipé, où il y a peu de barrières financières pour les malades ».

NAISSANCE D'UNE MATERNITÉ

En 2012, MSF décide d'ouvrir une maternité à Khost, dans l'est de l'Afghanistan, près de la frontière pakistanaise. Dès le départ, Séverine Caluwaerts sera impliquée dans le projet. « Une vraie aventure, se souvient la jeune gynécologue. J'avais déjà réalisé plusieurs missions pour MSF et j'avais apprécié cet engagement. L'organisation avait besoin de quelqu'un d'expérimenté, d'une femme pour des raisons culturelles, ni Américaine, Anglaise ou Israélienne pour des raisons de sécurité, et surtout quelqu'un qui accepte de s'y rendre. J'étais un peu le mouton à cinq pattes comme on dit en français », rit-elle ! Depuis, le mouton à cinq pattes est parti dix fois en Afghanistan à raison d'une mission par an sans jamais ressentir la peur. Et s'en explique : « On a entre soixante et septante accouchements par jour. Comme médecin, on est concentré sur les patients et surtout les cas à risques, car on est la dernière

« Il s'agit de femmes qui prennent soin d'autres femmes. La maternité est un peu comme une oasis de paix »

ligne. D'abord, les patients, la sécurité vient après. De plus, on vit à côté de l'hôpital, sur un terrain entouré d'un mur, comme dans un parc, et on sort peu. On est isolé de tout ce qui se passe au dehors. Il y a une terrasse où on a une vue sur la ville, assez jolie. Dans la maternité, les femmes peuvent enlever leur burqa, montrer leurs cheveux, allaiter leur bébé, parce qu'il n'y a pas d'hommes. Il s'agit de femmes qui prennent soin d'autres femmes. La maternité est un peu comme une oasis de paix ».

HISTOIRES DE VIES ET DE MORTS

Environ 2 000 femmes accouchent tous les mois à Khost, jusqu'à cent par jour. Des chiffres énormes ! « Oui, cela n'existe pas en Belgique. Mais la vie est différente. Les mamans sans risques ne restent qu'une douzaine d'heures à la maternité après l'accouchement. Elles veulent rentrer à la maison pour s'occuper des quatre, cinq, six enfants qu'elles ont déjà. Elles ne veulent pas rester chez nous si ce n'est pas nécessaire pour leur santé. Dans leur chambre, ce n'est pas la fête avec champagne comme souvent chez nous. En Afghanistan, naître ou accoucher est perçu différemment. Les femmes se marient et deviennent mères très jeunes, souvent avant 20 ans. Accoucher est considéré comme une chose de la vie, que l'on réalise quatre fois, cinq fois, dix fois... mais aussi comme une fatalité je crois. La femme subit, puis assume. Accoucher, c'est leur devoir principal et, surtout, donner des garçons. Certaines sont tristes d'avoir des filles. Elles savent que si le bébé est un garçon, sa vie sera meilleure. Les sages-femmes, les médecins, ici, sont des femmes éduquées, mais 95% de nos patientes sont de milieu populaire, ne savent ni lire, ni écrire ».

La mort est aussi vue différemment. « Avant le départ de volontaires MSF pour l'Afghanistan, je suis régulièrement sollicitée pour avoir un entretien avec eux afin de les pré-

parer. J'insiste sur un point : la mort d'un enfant en Afghanistan est différente de la mort d'un enfant en Belgique. Si vous pleurez pour chaque enfant qui meurt en Afghanistan, vous ne pourrez pas rester, vous ferez une dépression ou deviendrez cynique. Je me souviens avoir dit à une anesthésiste belge : 'C'est triste, on connaît dix phrases en pachtou, dont *Votre enfant est mort*. Et ensuite, la question *Combien avez-vous d'enfants et combien sont vivants ?* La mort d'une mère, par contre, je ne l'accepte pas car cela devrait être complètement évitable. Cela tient parfois à une demi-heure. Lorsqu'une mère meurt, cela ne concerne pas que sa vie, mais ce sont aussi celles de ses enfants et de son mari qui sont brisées ».

Grâce à ses donateurs, MSF dispose d'un budget total de 5 millions de dollars par an pour l'hôpital de Khost, ce qui permet de disposer de bonnes infrastructures, de personnel, de la liste des médicaments de base pour assurer la survie. « Le personnel, qualifié et motivé, fait des petits miracles, avec une grande éthique de travail. D'autres raisons expliquent ce succès : des chemins assez carrossables, l'état de santé plutôt bon des femmes. Par contre, pour assurer la survie des prématurés, on manque de ventilateurs, de couveuses, d'un staff spécialisé en particulier pour le suivi en périnatalité ».

DES BATTANTES

Rencontrer Séverine Caluwaerts, c'est, par son intermédiaire, faire connaissance avec des femmes afghanes dont on ne connaît souvent le quotidien qu'à travers les médias. « La femme afghane est chaleureuse, explique-t-elle, hospitalière (tu reçois du thé et des biscuits, trop sucrés d'ailleurs, ce qui, avec l'interdiction du sport, explique l'importance du diabète dans ce pays) et surtout résiliente quand je vois tout ce qu'elles vivent. La femme afghane souffre mais se bat. Si elle a l'opportunité d'étudier, elle la saisit à deux mains. Beaucoup de nos sages-femmes ont de l'ambition pour le futur ».

Face au système patriarcal et ses injustices, ne lui arrive-t-il pas de ressentir de la colère ? « Oui, mais je suis ici pour soigner, pas pour changer la culture. Je ne voudrais pas être la Blanche qui vient prêcher ce qu'il faut faire ou ne pas faire en Afghanistan. Mais indirectement on change un peu les mentalités. 450 personnes sont engagées dans l'hôpital de Khost, dont 300 femmes. MSF leur donne un salaire, elles doivent ouvrir un compte bancaire pour le recevoir, elles peuvent sortir de chez elles. C'est important pour elles. Toute la famille d'une de mes collègues afghanes dépend de son salaire, son beau-père, sa belle-mère, son beau-frère. Elle en est fière. »

HILA, L'ESPOIR

Le 15 août 2021, suite au retrait des Américains du pays, des factions talibanes ont repris le pouvoir. Le ministère pour la Promotion de la Vertu et la Répression du Vice a édicté de nouvelles mesures intégristes qui suscitent des craintes pour l'avenir.

« Personne ne sait ce qui va arriver en Afghanistan demain, concède Séverine Caluwaerts qui y est retournée trois mois après l'instauration du nouveau régime pour une mission de six semaines, une de ses missions les plus longues.

Les écoles secondaires de Khost sont à nouveau fermées pour les filles. J'ai ressenti plus de tristesse, surtout chez les femmes. Les femmes qualifiées de notre personnel font des plans pour partir à l'étranger avec leur mari et offrir un futur à leurs filles. C'est un retour en arrière. Heureusement, notre staff féminin peut continuer à travailler ». Beaucoup de femmes afghanes appellent leur fille Hila, ce qui signifie espoir. Cet espoir, Séverine Caluwaerts en a été porteuse aussi par son retour. « Certaines ont dit : "Si Séverine est revenue, c'est qu'il y a de l'espoir". Je crois qu'il faut être un peu optimiste dans la vie. Pour les femmes de ce pays, c'est important que l'on puisse y retourner. Seule une bombe sur la maternité ou l'interdiction pour nos femmes d'y travailler m'empêcheront de le faire.

J'adore mon travail à Khost, il a changé ma vie. C'est un véritable privilège de découvrir les facettes très belles de la culture afghane. J'ai rencontré des femmes merveilleuses qui essayent de faire la différence au sein de leur communauté. Normalement, j'y retourne six semaines en novembre prochain. Inch'Allah, comme on dit là-bas. Il ne faut pas oublier les femmes afghanes ».



Le Dr Séverine Caluwaerts ausculte un nouveau-né à la maternité de Khost. Afghanistan, février 2017. © Najiba Noori

Au secours, la classe de mon enfant ferme !

« Mes enfants ont été trois semaines à l'école depuis début décembre ». Cette phrase, ou une variation sur la même thématique, nous l'avons toutes et tous entendue dans la bouche des parents d'enfants scolarisés, singulièrement ceux de l'enseignement primaire.

Par **Christophe Cocu**, Directeur général de la Ligue des familles



Les règles de fermeture de classes, elles, changent en permanence, suivant les variants, les CODECO et les concertations des ministres de l'Enseignement. Au moment d'écrire ces lignes, la règle est qu'il n'y a plus de fermeture de classes suivant le nombre de cas, et ce quel que soit le niveau : maternel, primaire ou secondaire. Cependant, il est toujours possible de fermer une classe ou une école pour des raisons organisationnelles : trop d'enseignant-e-s malades ou en quarantaine, par exemple. Mais, nous le savons, depuis le début de la crise sanitaire, l'adaptation est le maître mot des mesures de gestion de la pandémie. Les règles de fermeture de classes ont connu au moins quatre versions différentes en janvier. Les profs et les directions n'en peuvent plus, à raison, des changements, des malades, des quarantaines, de devoir s'adapter. Mais qu'en pensent les parents ?

Dans un sondage mené en ligne par la Ligue des familles*, 68% des parents accueillent favorablement la fin de la fermeture de classes dès 4 cas, décidée fin janvier. Et on peut le comprendre, puisque 41% des parents ont fait face à une fermeture de classe ou de crèche d'un enfant en janvier

2022, et 55% depuis le mois de septembre. Avec, à la clé, des difficultés majeures à assurer la garde de leurs enfants tout en travaillant. 77% des parents se disent épuisés par cette situation, 83% agacés, 57% dépassés. Ils sont aussi très nombreux à craindre pour leur santé mentale (64%) et pour celle de leurs enfants (59%). Enfin, 60% sont inquiets pour la scolarité de leurs enfants.

MAIS COMMENT FONT LES PARENTS LORSQU'UNE CLASSE FERME OU QU'UNE QUARANTAINE EST DÉCRÉTÉE ?

D'abord, les parents télétravaillent tout en s'occupant de leurs enfants (41%). En commentaire libre, un parent résume la situation : « Mauvais pour la scolarité de mon enfant, mauvais pour mon travail qui avance moins, mauvais pour mon sommeil et mes nerfs, car je dois alors tirer sur la corde ». Ensuite, les parents confient l'enfant aux grands-parents (37%), qui sont, pour 74% d'entre eux, âgés de plus de 64 ans. Ce qui ne manque pas d'interpeller alors qu'un des objectifs de la fermeture des classes est de protéger les personnes les plus à risques. Et puis les parents utilisent leurs jours de vacances annuelles (36%), ce qui devient de plus en plus problématique : 27% des familles ont été confrontées à 3 fermetures de classe ou plus depuis la rentrée

de septembre, en plus de l'allongement des vacances de Noël : de quoi occuper la totalité des 4 semaines légales de vacances annuelles en seulement quelques mois, hors vacances scolaires.

La fin des fermetures de classes, quel que soit le nombre de cas covid, est donc logiquement largement soutenue par les parents (68%). Au contraire, 18% des parents auraient souhaité une fermeture complète des écoles le temps que la situation sanitaire s'améliore.

QUE FAIRE MAINTENANT ?

Presque 4 parents sur 5 (78%) réclament un congé rémunéré à 100% pour s'occuper de leurs enfants en cas de fermeture de classe ou de quarantaine, nous sommes loin des 70% du salaire, plafonné, auquel donne droit le chômage temporaire pour fermeture de classe. Au-delà de cela, les parents sont très nombreux à évoquer en commentaire la politique de testing – certains souhaitant un testing massif dans les écoles, d'autres, au contraire, qu'on arrête de tester les enfants, estimant à tout le moins que si autotests il doit y avoir, ils doivent être accessibles gratuitement. ☺

*Méthodologie : sondage en ligne mené par la Ligue des familles du 26 au 28 janvier 2022, auprès de 1380 parents ayant au moins un enfant en crèche ou dans l'enseignement fondamental.

LES ATELIERS DES PARENTS

IMPARFAIT-E, QUE ÇA FAIT DU BIEN !

Jeudi 24 février de 19h15 à 21h45

Vous avez tendance à vous fixer des objectifs impossibles à atteindre, à vous mettre la pression ? Vous êtes très exigeant-e envers vous-même sans vous laisser du répit ? Peut-être souffrez-vous de perfectionnisme dans plusieurs sphères de votre vie tant privée que professionnelle et notamment dans votre parentalité ? Cet atelier vous apportera de la matière et de la pratique très concrètes pour identifier les domaines dans lesquels vous avez tendance au perfectionnisme et pour distinguer ce que celui-ci a de sain ou de dysfonctionnel.

Cet atelier, animé par une coache certifiée, se déroule en réunion Zoom.

Pour les abonné-e-s au *Ligueur* et les affilié-e-s à la Ligue des familles, les frais de participation sont de 25€. Pour les non-membres, c'est 32€. Pour participer, il faut s'inscrire sur my.weezevent.com/imparfaite-que-ca-fait-du-bien



LA FACE CACHÉE DU CLIC

DES CLICS PAS TRÈS NETS

Samedi 26 février de 13h30 à 17h00

Voilà le premier atelier de ce nouveau projet de la Ligue des familles qui invite à faire une pause et à réfléchir aux effets du numérique sur la vie de chacun et chacune. Au cœur de la discussion, des enjeux sociétaux, économiques, démocratiques, politiques ou encore environnementaux. Pour ce premier atelier consécutif aux deux forums organisés début février, ce sont les « traces numériques » qui seront au centre de toute l'attention. Les questions ? Toutes simples. Nos données sont utilisées, certes, mais par qui, pourquoi et comment ? L'occasion de comprendre comment nos données sont collectées, raffinées et puis partagées entre plusieurs institutions ou sociétés. L'occasion aussi de se rendre compte que tout cela se fait parfois (presque) à notre insu. Au-delà du constat, l'action. Identifier parmi nos habitudes celles qui nous exposent à cette collecte massive de données. Ensuite, voir ce qu'on peut y changer.

Pendant la rencontre, des activités gratuites seront proposées aux enfants de 4 à 12 ans.

L'atelier se déroulera à Forest, chez Maxima, au 144 de la rue Monténégro.

Infos sur lifacecacheeduclic.be

ARPENTAGE FÉMINISTE

COMBAT ET LINGE SALE

Lundi 21 février et 7 mars de 18h à 20h30

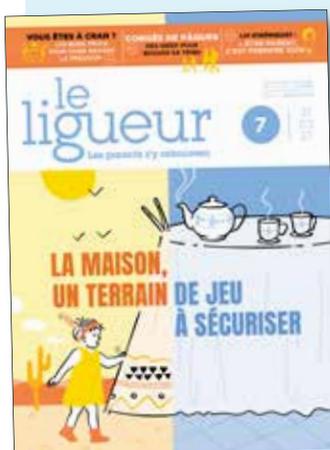
Vous connaissez l'arpentage ? Si *le Robert* nous explique que c'est la mesure de superficie d'un terrain, ce mot recouvre aussi une réalité littéraire et militante née dans les cercles ouvriers anarchistes du XIX^e siècle. L'arpentage est, en effet, une méthode de lecture collective d'un ouvrage. L'idée, c'est de s'attaquer ensemble à des livres difficiles, théoriques en les enrichissant de l'expérience concrète de chacun-e. Pratiquement, le livre est divisé en plusieurs segments. Chacun de ceux-ci est lu par un-e participant-e qui, ensuite, partage avec les autres son ressenti, ses découvertes utiles, et ce que ça va lui apporter dans sa vie de tous les jours. L'idée n'est pas de résumer, mais bien de co-construire un savoir utile, populaire, basé sur des ouvrages qui pourraient rebuter par leur apparente difficulté. Bref, c'est une vraie ré-appropriation collective du savoir et de la connaissance. Parmi ces prochaines lectures collectives, on épinglera celle qui se déroulera à « La maison des femmes de Schaerbeek », les 21 février et 8 mars. C'est le livre *Libérées ! Le combat féministe se gagne devant le panier à linge sale*, de Titou Lecocq, qui sera lu en mode arpentage.

D'autres rendez-vous d'arpentages féministes à découvrir sur laligue.be

CE NUMÉRO VOUS A PLU ?

Abonnez-vous

Le Ligueur des parents c'est toute l'actu des familles



- › **23 numéros par an**, 2 fois par mois dans votre boîte aux lettres,
- › **5€50 par mois**, 2 mois offerts avec la domiciliation,
- › L'accès à **toutes nos archives**,
- › **Profitez des services et avantages** offerts par la Ligue des familles à ses membres.

Rendez-vous sur leligueur.be/abonnement ou appelez le 02/507 72 11 ou envoyez un mail à info@liguedesfamilles.be

ENQUÊTE



COÛTS SCOLAIRES : LA SUITE

En septembre dernier, la Ligue des familles lançait la première partie d'une nouvelle grande enquête visant à objectiver les frais scolaires : matériel de rentrée, frais à payer tout au long de l'année, voyages et sorties scolaires, garderies, cantine, matériel spécifique à l'option qualifiante, etc.

Le but ? Indiquer au gouvernement quels sont les coûts réellement à charge des parents et les budgets qu'il doit prévoir pour instaurer la gratuité.

La Ligue des familles invite maintenant à participer à la deuxième partie de cette enquête consacrée aux frais scolaires payés entre septembre et janvier.

Vous pouvez participer à cette enquête à l'adresse internet fr.research.net/r/DMGS5G6 ou en scannant le QR Code ci-dessus.



Être différent-e des autres, cela peut être une vraie souffrance pour un enfant. Le sujet n'est pas toujours simple à aborder. La littérature jeunesse peut nous y aider de manière simple.

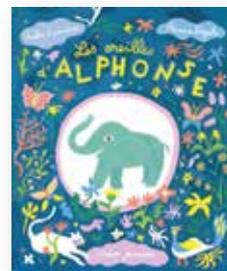
Par **Michel Torrekens**

Ma grande

La couverture en dit long : caser une fille longiligne dans un espace déterminé n'est pas simple. Qu'à cela ne tienne, Élise a le sourire. L'illustration plante le décor de ce livre d'une belle unité graphique. Les traits délicats en crayonnés roses, blancs et gris sur fond saumon reflètent bien la douceur qui émane de cette histoire tellement proche du réel. Un graphisme qui rappelle celui d'*Un oiseau sur mon épaule*, publié déjà chez Mijade en 2019. Si la différence peut se vivre très douloureusement, elle peut parfois sembler anodine. Par exemple quand vous êtes plus grand-e que la moyenne. Subtilement, l'auteure montre les avantages et désavantages d'une grande taille. Elle multiplie les situations concrètes à la maison, en ville, à l'école (comme la photo de classe sur laquelle Élise se trouve toujours à l'arrière). L'illustratrice belge Sibylle Delacroix joue à merveille des plongées, contre-plongées et cadres qui permettent de dire par la mise en page le quotidien de cette gamine qui se sent « encore petite, à l'intérieur ». Ce livre-miroir pose de manière simple et concrète des questions d'identité et de place à trouver dans la société quand on sort des normes conventionnelles.

Ma grande, de Sibylle Delacroix (éditions Mijade). Dès 5 ans.

Les oreilles d'Alphonse



Si les un-e-s évoquent la différence de manière réaliste, d'autres l'abordent de manière décalée, par exemple via la métaphore animalière. Y compris quand le sujet peut revêtir une certaine cruauté. Alphonse, le dernier né de la famille éléphant Dèssibelle (sic), est né sans oreilles ! Dur, dur, quand la vie est truffée de sons. On découvre, et le parent-lecteur peut en jouer, que le léopard entend le galop de la gazelle, l'âne, le vrombissement des mouches, etc. Tout un monde de sons accentués par le choix de l'écriture cursive. Tout cela est raconté dans un joyeux charivari, à grand renfort d'illustrations pop, avec quelques touches de couleurs fluo. La solitude et la tristesse d'Alphonse sont bien rendues jusqu'au jour où il découvre un arbre à oreilles. Il en a une jolie panoplie à sa disposition et il ne se prive pas de les essayer. Un pur délire ! Après Dumbo, Babar, Elmer, auxquels les autrices rendent un discret hommage, voici Alphonse parmi les éléphants amis des enfants...

Les oreilles d'Alphonse, d'Ambre Lavandier et Florence Voegelé (Didier Jeunesse). De 3 à 8 ans.

Ni l'un, ni l'autre

Cet album d'Anne herbauts nous apprend que nous sommes finalement tous et toutes différent-e-s et surtout pas comme papa ou maman. La rengaine « Moi, je ne suis ni l'un ni l'autre. Je suis moi » est là pour nous le rappeler. Phrases ultra-courtes, binaires, au vocabulaire recherché, jeu sur les surnoms animaliers souvent donnés aux enfants tissent cet album sur l'identité et l'affirmation de soi à grand renfort de personnages souriants, colorés comme des taches. Des petits animaux familiers derrière lesquels se profile l'enfant qu'on ne voit pas et qui raconte les différentes étapes de sa journée... Subtil, très subtil.



Ni l'un, ni l'autre, d'Anne herbauts (les Albums Casterman). Dès 4 ans.



Tous les mois, retrouvez les aventures de Dad, père célibataire au foyer qui s'occupe de ses quatre filles au caractère bien trempé et pas vraiment du genre à s'écraser devant leur éternel ado de père...



GRATUIT
POUR LES MEMBRES

PRENEZ LE LARGE EN AMOUREUX AVEC NOTRE SERVICE DE BABYSITTING



DÉCOUVREZ HAPPYSITTING

La Ligue des familles
sélectionne, rencontre et
forme personnellement
vos babysitters.



Pour une famille épanouie, il faut des parents heureux. Même en ces temps où les sorties sont limitées, il reste important de trouver du temps pour son couple. Une balade, un musée... à vous de choisir ! HappySitting vous aide à trouver le babysitter idéal, sélectionné et formé par notre équipe. On vous gâte, l'accès au service est gratuit pour les membres, profitez-en et téléchargez sans attendre notre application !

Trouvez dès maintenant votre babysitter avec notre application **HappySitting**



HappySitting est fièrement propulsée par

la ligue
des familles
citoyenparent